

LIVRES



Le roman québécois Page D 3
Le Feuilleton Page D 5
Grille télé du week-end Page D 7



Robert Rauschenberg Page D 8
Formes Page D 10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 SEPTEMBRE 1997

ESSAIS
ÉTRANGERS

De la caricature avant toute chose

DJIHAD VERSUS McWORLD

Mondialisation et intégrisme contre la démocratie
Benjamin R. Barber
Traduction de l'anglais par Michel Valois
Desclée de Brouwer, Paris, 1996
304 pages

ANTOINE ROBITAILLE

Devant le stand de son éditeur, au Salon du livre de Québec, où il était invité pour débattre de la mondialisation, Benjamin Barber esquissa un sourire. « Cette photo attire vraiment l'attention », se félicite-t-il. L'éloquent cliché dont il parle orne la page couverture de l'édition française de son *Djihad versus McWorld* (Traduction de *Jihad vs. McWorld*, Times Books, 1995). Une femme voilée d'un hijab y tient une canette de Pepsi. Le propos est là, évident, presque caricatural. Illustration du contraste central d'une époque où la fin de la bipolarité USA-URSS a laissé toute la place au choc entre les intégrismes et une culture américaine conquérante, celle de McDonald's, de Disney, de MTV.

Benjamin Barber, politologue américain, est un des nombreux auteurs à avoir tenté de cerner les contours de ce monde incertain, émergent sur les ruines de la guerre froide. Son livre, paru il y a plus d'un an aux États-Unis, suivait la publication d'un article dans la revue *The Atlantic Monthly*. Soulevant nombre de polémiques, il est devenu un best-seller mondial (30 000 exemplaires aux États-Unis, quelque 15 000 en France, sans compter les éditions allemandes et japonaises).

Fait à noter, il a reçu l'imprimatur présidentielle. « Clinton a lu mon livre et l'a beaucoup aimé », raconte Barber, qui se rend à la Maison Blanche au moins trois fois par année pour discuter avec le premier citoyen des grandes tendances mondiales.

Un titre puissant

Djihad versus McWorld: ce titre puissant a ici une importance extraordinaire. Il a précédé — Barber le confirme — la rédaction et de l'article, et du livre. Il ne s'agit donc pas exclusivement d'un truc de marketing (même si, à cet égard, il a une efficacité indéniable). À partir de ce condensé d'intuition, Barber a entrepris ses recherches. Malheureusement, on dirait que la formule l'a comme contraint à rester au niveau de la caricature.

Par exemple, djihad est, de l'aveu même de Barber, « un terme un peu fort », pour marquer le trait. Désignant habituellement la « guerre sainte islamique », comme un « combat religieux au nom de la foi », il recouvre ici toutes les manifestations de politique de l'identité. « Je l'utilise pour désigner un particularisme dogmatique et violent que l'on retrouve aussi bien chez certains chrétiens ou hindous que chez certains musulmans. » Plus un pattern qu'un concept, donc, djihad s'approche de la « pureté dangereuse » de Bernard-Henri Lévy. Il permet à Barber de relier des phénomènes très éloignés, et de diviser le monde en deux grandes tendances. Des forces qui, par leur dialectique, menacent la démocratie.

VOIR PAGE D 2: BARBER

« J'écris pour rendre compte

Bernard Schlink

des vérités de l'histoire, plutôt que pour

L'ÉCRIVEUR DISCRET

livrer un message politique»

Avec une discrétion remarquable, presque entièrement par le bruissement du bouche à oreille, *Le Liseur* est devenu un des plus grands succès de librairie de la dernière année littéraire au Québec. Passé presque sans s'être annoncé au Salon du livre de Québec, son auteur s'avère être à l'image de son livre, ne se révélant que peu à peu.

RÉMY CHAREST

Comme des milliers d'autres lecteurs québécois, c'est grâce à une recommandation de ma librairie préférée que j'ai découvert *Le Liseur* de Bernard Schlink, roman unique en son genre sur les cicatrices que porte toujours l'Allemagne depuis la Deuxième Guerre mondiale. L'enthousiasme de ces bouquiniers professionnels était considérable puisque, au printemps, le troisième roman de ce juge berlinois de 53 ans remportait le prix des libraires du Québec, remis officiellement à l'auteur il y a une semaine, lors de son bref passage à Québec pour le Salon du livre.

En primant et recommandant un tel ouvrage, les libraires ne pourront certainement pas être accusés de vouloir stimuler leurs ventes en rabaisant le dénominateur commun. Ce n'est pas au Club Price qu'on vous aurait pointé une littérature aussi nuancée, ambitieuse mais réservée, englobante et raffinée — et qu'on se le tienne pour dit.

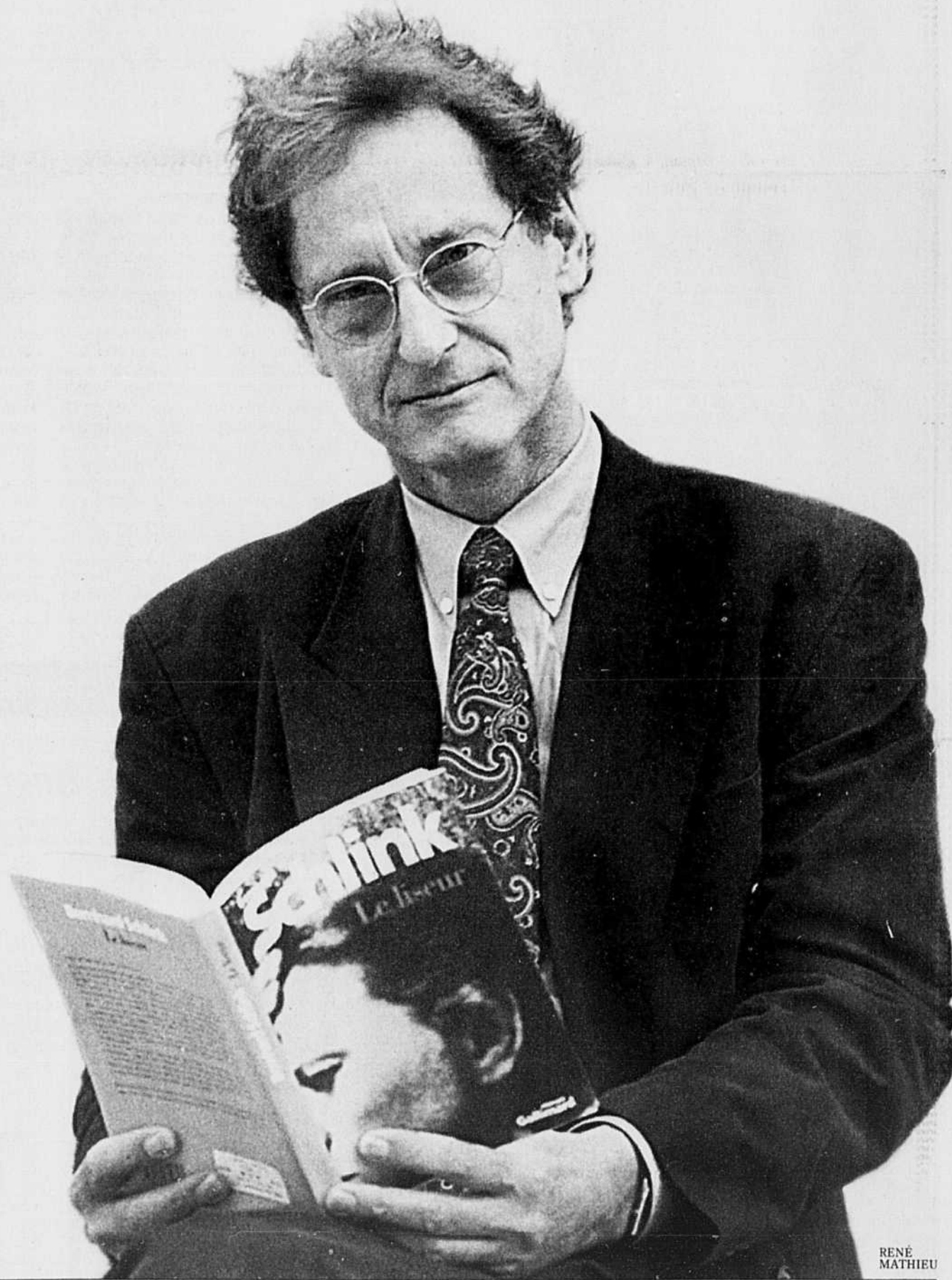
Racontant la liaison entre Michaël, quinze ans, et Hanna, trente-cinq ans, et ses répercussions s'étalant sur de nombreuses années, Bernard Schlink a accouché d'un ouvrage où s'entrecroisent bien des enjeux. On y retrouve d'abord le récit d'une relation pour le moins inhabituelle entre un adolescent et sa maîtresse plus âgée — une relation où la lecture, faite à voix haute par le jeune homme pour sa maîtresse, occupe autant de place que l'initiation sexuelle. Vient ensuite, quelques années plus tard, le procès d'Hanna, qui se révèle avoir été autrefois membre des SS et surveillante dans les camps de concentration: Michaël, devenu étudiant en droit, s'y voit envahi de toute la complexité des rapports entre sa génération, celle née à la toute fin ou juste après la guerre, et la précédente, celle qui fit le nazisme, les camps, la guerre. Vient ensuite une forme de résolution de ce contentieux, par un mélange de confrontation, de certains éléments de sympathie (car derrière le rituel de lecture et le cheminement général d'Hanna se cache un secret terrible et pathétique) et de refus.

Le personnel et le collectif

Ces rapports ambivalents, toujours multiformes, autant personnels que collectifs, étaient un propos nécessaire pour Schlink, qui cherchait justement à apporter ses nuances sur une époque qui tend à être traitée tout d'un bloc, dans son pays: « Nous avons grandi avec des perspectives tout en noir et blanc. Mais ce serait trop facile. Si tous ces gens étaient des monstres, des barbares, alors que nous sommes des gens civilisés, ça rend nos vies plus faciles. Mais les choses ne sont pas si simples. »

« Nous n'avons entendu parler que de ça — la guerre et l'Holocauste — en Allemagne, poursuit-il. Mais *Le Liseur* est un des premiers livres à traiter de la réaction de ma génération à ces choses. C'est ce qui a frappé les gens, en Allemagne: qu'un membre de cette génération d'après-guerre fasse savoir ce qu'elle ressent, comment elle fait face au passé. On a pu croire qu'il suffisait de documenter cette époque, d'en livrer les faits historiques pour bien en rendre compte. Mais ce n'est pas suffisant. La littérature permet d'en livrer des aspects plus personnels. »

VOIR PAGE D 2: SCHLINK



RENÉ MATHIEU

D É B A T

Nations, Identités et Littérature Passions communes

UNEO
Union des écrivaines et écrivains québécois



The Writers' Union of Canada

Présenté à l'occasion des Journées nationales de la culture par l'Union des écrivaines et écrivains québécois, en collaboration avec la section québécoise de la Writers' Union of Canada, animé par Jacques Folch-Ribas, entouré de François Charron, Andrée Ferretti, Linda Leith, Gilles Marcotte, Émile Ollivier, Serge Ouaknine.

Le dimanche 28 septembre, à 15 h, à la Salle Marie-Gérin-Lajoie (Université du Québec à Montréal, métro Berri-UQAM) entrée gratuite

les journées de la culture

L I V R E S

LA VIE LITTÉRAIRE

BARBER

Les dangers du «contrôle monopolistique actuel de l'information et de l'imaginaire»

SUIITE DE LA PAGE D 1

Sa partie sur McWorld s'avère très convaincante, bien qu'elle semblera convenue au lecteur averti. McWorld, c'est la face kitsch de l'Amérique. Mais Barber va plus loin que la dénonciation courante du mauvais goût reflète par la «culture globale». En entrevue, il avoue même qu'il «aime la culture populaire». Son souci est plutôt d'alerter le monde des dangers du «contrôle monopolistique actuel de l'information et de l'imaginaire» par des firmes américaines. Bien sûr, le risque semble réel, quand on se regarde du côté des fusions de tous les domaines de l'information dans notre ère numérique. Et l'on comprend ainsi la sympathie que Barber manifeste à l'égard de l'exclusion culturelle à la française, c'est-à-dire la justification d'un protectionnisme culturel.

Du côté de *Djihad*, le sac est gros et, en somme, il déborde: on y trouve péle-mêle le nationalisme, patriotisme, séparatisme, intégrisme musulman et chrétien, etc. L'analyse est rendue floue par la nécessité de coller à cette notion trop étroite pour embrasser des phénomènes si nombreux. Par exemple, après avoir cité le groupe allemand *Wolke* et néo-nazi Endstufe se plaignant de la dégradation de leur nation sous l'effet du McWorld — «Y aura-t-il jamais, de nouveau, une Allemagne où il vaille la peine de vivre» —, Barber se permet d'extrapoler. «Aujourd'hui, écrit-il, les forces qui identifient avec *Djihad* exigent avec fracas de savoir s'il y aura jamais une Serbie, des Flandres, Québec, une Ossétie, un Tutsiland ou une Catalogne où il vaille encore la peine de vivre».

Désinvolture de l'analyse, qui atteint ces sommets dans quelques pages consacrées spécifiquement au Québec, considéré comme le «North America's most dramatic case of separatism» (utilise le texte original pour rendre les nuances de l'auteur). Barber y décrit les «Canadiens francophones» comme une «diaspora française» (?). Cela lui permet d'expliquer la volonté libérale-échangeuriste des indépendantistes québécois, cette *djihad* à ses yeux paradoxale parce que majoritairement en faveur du libre-échange. Toutes les diaspora, prétend-il, comme les «Chinois établis outre-mer ou les Juifs vivant hors Israël», ont noué «des relations amicales et fructueuses avec McWorld». «Leur sécurité réside dans l'adoption d'un McWorld interdépendant dans lequel les cultures

maternelles peuvent trouver leur légitimité.» Barber poursuit son analyse en la centrant sur «l'hypocrisie» de cette *djihad*, qui ignore non seulement le peuple Cree, mais aussi «le million de francophones hors Québec». Il écrit, et je cite, que «les Acadiens vivent bien, le long des rives de l'estuaire du Saint-Laurent, depuis près de 400 ans». Il évoque par la suite une dispersion («dispersal») en l'assimilant presque à du tourisme en Louisiane. Bref, la lecture de ce passage est «grandement dérangeante»!

Barber termine par une description sans nuances des menaces de balkanisation que le Québec fait planer sur le Canada. En bas de page, deux courtes références. Une à un article du *New York Times* sur les succès du bilinguisme canadien et l'autre à *Blood and Belonging* (Viking, 1993) de Michael Ignatieff (historien, auteur et journaliste en Angleterre, ami de Pierre Trudeau), avec, pour tout commentaire: «du fait qu'il est Canadien de naissance, [la] partie de son livre [portant sur le Québec] est la plus convaincante».

J'ai fait valoir à Barber que Ignatieff, comme Canadien de Toronto, ne pouvait être impartial et qu'il aurait été nécessaire de consulter des sources de toutes les tendances pour rendre compte justement de la «*djihad* québécoise». L'auteur, mal à l'aise, répondit avec un sourire gêné. Voulant esquiver ma critique visant la méthode, il se mit à insister sur le fait que la *Djihad* et le McWorld ont «des vices et des vertus» et que «les Québécois ont compris que l'état-nation multinational était, à notre époque, trop grand pour la politique et trop petit pour l'économie».

N'empêche, les écrits restent. Et parce que l'auteur est Américain, il dispose, pour diffuser ses thèses, de la puissance financière de McWorld; il publie chez Times Books, filiale de la géante Random House. Barber a beau se dire non nationaliste — «mon seul pays est la démocratie» —, il y a aussi une attitude propre aux grandes nations dans ce regard surplombant qui se permet de caricaturer à grands traits, au mépris des règles de méthode élémentaires. (Il faut lire les passages sur la Catalogne, sur l'ex-Yougoslavie, où le même empiètement transpire de l'analyse.)

Enfin, dans la caricature, n'y a-t-il pas une trace de la logique de McWorld: simplifier et colorer, pour atteindre la masse?

arobitaille@sympatico.ca

La passion du livre

Les solutions devraient provenir du milieu

À la veille d'une politique sur le livre promise par le ministre de la Culture avant la fin de l'année, et alors que le milieu littéraire bouillonne autour de quelques épineuses questions, une bande de passionnés tient depuis un an des rencontres à s'aventurer philosophiquement autour du statut du livre. Le but? Tenter de donner une autre couleur à l'esprit qui anime le monde littéraire.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Pourrait-on les appeler les «grands esprits» du livre? Nul ne le sait. Mais autour d'une bonne bouteille, animés par la passion de ce qui les occupe au quotidien (ou presque), ils se sont rencontrés quatre fois déjà au cours de la dernière année pour échanger, fort simplement et de manière non officielle, des réflexions sur la situation du livre au Québec.

Il s'agit d'un «groupe de réflexion sur le livre et la lecture», et quelques dizaines de personnes, sans y participer chaque fois, sont conviées aux rencontres. L'initiative est née d'un éditeur (Giovanni Calabrese, Éditions Liber), mais en plus de quelques têtes du monde de l'édition pour l'y entourer, ce sont des distributeurs, des libraires, des journalistes, des écrivains et autres représentants de certaines associations et institutions vitales dans le milieu.

Lors du dernier rendez-vous estival, il fut ainsi question des désirs très concrets que le milieu souhaiterait exprimer à la ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, à la veille d'annoncer sa politique du livre. Ajout de la clause du prix unique aux dispositions actuelles de la loi 51 (Loi sur le développement des entreprises québécoises du livre), place du livre dans les préoccupations des médias audiovisuels, phénomène de la concentration dans l'univers de la distribution et de la vente au détail, pauvreté du propos littéraire dans les médias, autant d'exemples de sujets pour meubler les conversations.

«Nous voulons raviver l'esprit du livre, c'est fort simple, explique l'éditeur Giovanni Calabrese, porte-parole du groupe de réflexion. Parce que cette crise du livre dont on parle et que tout le monde ressent à des degrés divers n'origine pas simplement de questions économiques. Elle provient aussi de certains égarements reliés à des problèmes vécus sur le terrain et pour lesquels les solutions doivent provenir du milieu, et pas nécessairement des pouvoirs politiques.»

Pour augmenter le lectorat, pour améliorer l'état du marché, il faut améliorer notre propre travail, écrivait M. Calabrese en guise de préambule à l'une de ses rencontres. «On aura beau avoir la plus belle politique du livre qui soit, si personne dans le milieu ne dialogue, qu'il s'agisse de libraires ou de bibliothécaires, d'écrivains et de journalistes, de professeurs ou de distributeurs, ça ne donnera rien», explique l'éditeur.

En trame de fond et pour alimenter les débats, le Québec, écorché au passage pour la pauvreté culturelle à laquelle il est associé. La politique et l'éducation y sont pour quelque chose et des modifications importantes sont de mise pour relever le statut du livre dans les habitudes des citoyens. «Mais certaines faiblesses de l'état actuel du livre pourraient être corrigées et cette correction pourrait venir du terrain», explique le porte-parole du groupe.

Pourra-t-on palper les résultats d'un tel remue-ménages? Pas dans l'immédiat, explique l'éditeur. Mais avec le temps et une circulation de plus en plus grande des idées véhiculées, et ce, à travers tous les secteurs de la grande chaîne du livre, la machine se déroulera peut-être un peu...

Le Salon du livre ancien

La première œuvre d'Anne Hébert (*Les Songes en équilibre*, 1942), dédiée à l'auteure. La première édition de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. Une des premières versions d'*Ulysse* de James Joyce. Des reliures du XIX^e à effleurer du bout des doigts. Un des rares exemplaires du *Refus global*. Un petit catalogue d'art signé Pablo Picasso.

Ce genre de littérature est abrité sous le même toit, cette fin de semaine, au Salon du livre ancien de Montréal, dans l'atrium de la bibliothèque Webster de l'Université

Concordia. Une trentaine de libraires, la moitié anglophones, l'autre francophones, ont dépoussiéré leurs plus belles pièces et acceptent de s'en départir, au plus grand plaisir des curieux, des amateurs et des bibliophiles.

Des livres anciens? Ce ne sont pas des antiquités, au sens propre du terme, mais ils n'auront certainement pas fait l'objet d'un lancement récent, ça c'est certain. «Ce sont souvent quelques-uns des rares livres d'une toute première édition, ou encore un livre classique dans la littérature québécoise et dédié par l'auteur», explique Richard Gingras, président du salon, qui en est à sa quatorzième édition.

On y attend de 500 à 600 personnes par jour, certains au rang des experts, collectionneurs de ce type de livres, à la recherche d'un ouvrage ayant fait jaser et devenu au fil des ans un titre à étaler sur un rayon de sa bibliothèque. «Ça peut être un livre pour lequel on a eu une affection particulière et que l'on cherche à retrouver depuis des années», poursuit M. Gingras, propriétaire d'une librairie de livres anciens, la librairie Le Chercheur de trésors.

À travers les titres d'un autre âge — valeur: de 15 \$ à 15 000 \$! —, les bouquiniers peuvent donc déambuler jusqu'à ce moment où ils mettront la main sur la perle rare. Et c'est parfois à contrecœur — mais tout de même avec plusieurs liasses de dollars en échange — que les libraires, eux aussi constamment à la recherche du plus précieux d'entre tous les précieux, laisseront s'envoler le livre qu'ils auraient peut-être souhaité pouvoir garder un peu plus longtemps...

Donne-moi un beau livre!

Le théâtre Espace Go répète sa collecte de livres *Donne-moi un beau livre!*, expérimentée avec succès l'an dernier. Jusqu'au 1er novembre, aux heures d'ouverture de la billetterie et également les soirs de représentation, le théâtre recueille des livres — «en parfait état» — pour les jeunes de zéro à seize ans, qu'il s'agisse de romans, de contes, de bandes dessinées, d'encyclopédies ou de dictionnaires. C'est La Maison des Enfants qui s'occupe ensuite d'acheminer les trésors aux petits. L'Espace Go espère une montagne de 5000 bouquins...

SCHLINK *L'origine de l'anecdote*

SUIITE DE LA PAGE D 1

Des aspects tout aussi fondamentaux que ceux rendus par les livres d'histoire, comme semblent bien en témoigner les quelque 200 000 exemplaires vendus en Allemagne de *Der Vorleser* — grâce à une critique favorable et abondante, mais là aussi par une bonne part de bouche à oreille.

Schlink et toute sa génération se retrouvent certainement bien dans le dilemme que vit Michaël dans *Le Liseur* quand il apprend les actes passés de son ancienne maîtresse: «Je voulais à la fois comprendre et condamner le crime d'Hanna. [...] Lorsque je tentais de le comprendre, j'avais le sentiment de ne plus le condamner comme il méritait effectivement de l'être. Lorsque je le condamnais comme il le méritait, il n'y avait plus de place pour la compréhension. [...] Je voulais assumer les

deux, la compréhension et la condamnation. Mais les deux ensemble, cela n'allait pas.»

Ce genre d'hésitation fondamentale fait, pour Schlink, partie de l'évolution considérable du rapport des Allemands d'aujourd'hui avec leurs prédécesseurs: «Dans les années soixante ou soixante-dix, il y avait un conflit entre les générations au milieu duquel s'installait la question du passé allemand. Accuser les aînés avec cela, c'était une tentative de gagner la guerre des générations. Les condamnations avaient quelque chose de facile, de mesquin. On ne voulait pas comprendre. Le simple fait de refuser était suffisant. Il faut bien dire que nombreux étaient ceux, parmi nos pères, qui avaient été suffisamment horribles pour ça. Aujourd'hui, toutefois, je ne suis plus en conflit avec la génération précédente. Je suis moi-même le père d'un homme de vingt-cinq ans.

Les perspectives changent.»

Comme son pays, Bernard Schlink a peut-être vu ses perspectives évoluer, mais il n'est pas pour autant libéré de son passé. Interrogé sur l'origine de l'anecdote qui donne naissance à l'histoire, sur le degré de réalité et de fiction qui s'entremêlent dans son roman (Michaël est, à l'image de son créateur, étudiant en droit, né vers la fin de la guerre, etc.), il commencera par dire qu'«on ne sait pas exactement d'où ces choses là viennent, elles tombent en place au fur et à mesure qu'on y travaille». Bien sûr, mais qu'en est-il de la liaison entre Hanna et Michaël? Là, le journaliste indiscret se heurte à une expression qui, doucement mais clairement, demande qu'on n'aïlle pas plus loin.

On apprendra par ailleurs que la préoccupation de Schlink pour l'évolution de l'Allemagne est au cœur de toute son œuvre d'écriture, qui comprend aussi trois romans policiers dont on verra bientôt la couleur sur les rayons de nos librairies. Le premier volume d'une trilogie impliquant le détective privé Selb — intitulé simplement *La Justice de Selb* — sera en effet lancé chez Gallimard à Paris, en novembre, et devrait donc

arriver au Québec juste à temps pour les cadeaux de Noël. Regard en trois temps sur l'histoire allemande d'après-guerre, la trilogie s'arrête successivement sur «la façon dont la guerre s'étend vers l'après-guerre», sur 1968 et le terrorisme violent des années 70, et finalement, dans un volume en préparation, sur la situation qui suit aujourd'hui la réunification. Pas aussi personnelle que *Le Liseur*, cette série de volumes reste probablement proche de l'auteur — le nom «Selb» est étonnamment près du mot *selbst*, qui signifie «moi-même». Schlink trouve d'ailleurs un peu absurde la rigidité de la frontière entre roman littéraire et roman policier.

Quoi qu'il en soit, Bernard Schlink précise pour tous ses livres: «Je n'écris pas pour donner un message. Je n'ai pas de grande théorie sur le sujet. Je crois simplement qu'il y a certaines vérités de l'histoire qui peuvent seulement être saisies par des histoires, des récits. J'écris pour rendre compte de ces vérités, plutôt que pour livrer un message politique.»

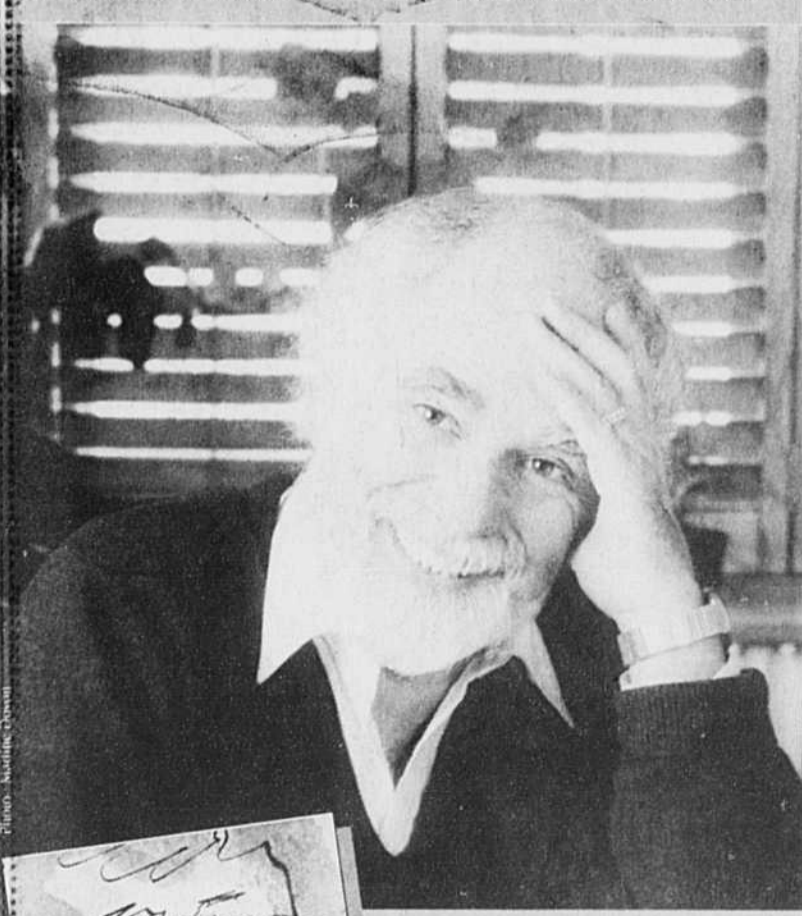
LE LISEUR

Bernard Schlink
Gallimard, Paris, 1996, 202 pages

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Montréal
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

LE NOUVEAU ROMAN DE CLAUDE JASMIN

L'HOMME DE GERMAINE



«Même vivacité de l'écriture, même simplicité de l'architecture narrative, même génie du rythme, tout y est; mais en plus poli, plus coulant, plus efficace sur le plan dramatique que le déjà ancien *Pleure pas, Germaine*»
Réginald Martel, *La Presse*

LANCTÔT ÉDITEUR

XYZ éditeur • Collection Les grandes figures

L'HISTOIRE comme un ROMAN
Les ROMANS de l'HISTOIRE

Nul doute que si j'enseignais l'histoire au secondaire ou même au niveau collégial, je n'oserais priver mes élèves de ces perles qui viennent enrichir le patrimoine québécois.

Simon Dupuis, Lurelu

LOUIS-MARTIN TARD
Marc Lescarbot
Le chantre de l'Acadie
Biographie romancée
192 p., 15,95 \$

YOLAINE LAPORTE
Marie de l'Incarnation
Mystique et femme d'action
Biographie romancée
192 p., 15,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

Félicitations à
Joël Des Rosiers

JOËL Des Rosiers
THÉORIES CARAÏBES
POÉTIQUE DU DÉRACINEMENT
ESSAI

J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse.

«M. Des Rosiers a plus d'une selle à son cheval de bataille ou plus d'une corde à son arc d'essayiste. Il a d'abord un style. On n'est pas poète pour rien et les idées sont ici portées par une langue explosive, féroce et jouissive.»
Robert Salletti, *Le Devoir*

RÉCIPIENDAIRE DU PRIX 1997 DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS CANADIENS (SECTION MONTRÉAL) CATÉGORIE DES ESSAIS POUR THÉORIES CARAÏBES

Triptyque 254 p., 25 \$

L I V R E S

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

La diabolique attraction des pôles

Martine Desjardins livre un premier roman magnifique et fou

LE CERCLE DE CLARA

Martine Desjardins
Leméac, Montréal, 1997
145 pages

Comment poussent les champignons? Qu'on me pardonne d'aller au plus pressé et de me fier aux recommandations accompagnant les kits de culture de pleurotes à domicile (la preuve en sera, je l'espère, dans le ragout d'oie, à Noël): «on doit les garder dans un espace clos, au frais, et dans la plus totale obscurité». Procédé auquel les spécialistes ajouteraient peut-être mille détails, mais que ne contesterait pas le mycologue à deux sous mis en scène par Martine Desjardins dans son premier roman, magnifique et fou: *Le Cercle de Clara*. Puisque c'est en partie comme cela qu'Edmond Weiss conserve le morceau de choix de sa collection, un organisme pourtant mûr, mais qu'il n'a de cesse de perfectionner pour servir ses besoins et sa gloire personnels: son épouse, Clara.

Dans un village déprimé de la campagne néo-écossaise, nommé Blackhole, la docile Clara coule ainsi un été (celui de 1895) dans une chambre triste, dépourvue de tout ce qui pourrait corrompre la nature de son système féminin, apparemment à son mieux lorsqu'il est gardé sur la glace. Adieu soleil, robes et parfums, sucre, épices, objets aux couleurs vives, tissus trop doux. Soumise à une cure de bains froids et à une diète de viande crue, elle est forcée le plus souvent à dormir — à ne pas réfléchir, bien sûr, mais surtout à ne pas repousser les avances de son mari qui en profite alors pour tenter de la pénétrer — ou alors abrupte à la morphine lorsque son sommeil tarde à venir.

C'est une incroyable existence que celle-là, révélée dans *Le Cercle de Clara*, en fait une suite de lettres et de morceaux de journal intime que signent huit personnages, dont cet affreux Edmond et sa Clara, tous habitants de la Nouvelle-Écosse.

De main de maître

Martine Desjardins, qui rompt ici avec le métier de journaliste qu'elle a tenu pendant plusieurs années dans les magazines *Clin d'œil* et *Elle Québec*, mène de main de maître le destin de sa collection de femmes et d'hommes. Pas le moindre décousu dans cette histoire où manifestement rien n'a été

laissé au hasard; sinon peut-être, et c'est fort heureux, quelques morceaux trop surréalistes pour n'être pas issus du sous-bassement de la conscience. Pas une hésitation non plus dans l'écriture, qui a la précision, le vocabulaire et le désir de la belle tournure seyant en outre admirablement à l'époque qui voit se dérouler l'histoire.

Tout se passe autour d'un cercle de famille et d'amis; plus précisément la famille de Clara Weiss, née Beaumont. Après un séjour de huit mois à la clinique du docteur W. Clavel, auteur respecté de l'ouvrage *Cures de sommeil et Traitements réfrigérants* (la mode était sans nul doute à l'hystérie en 1895, qui a vu la publication des *Études sur l'hystérie* de Freud), Clara est momentanément parvenue à convaincre son détestable mari que le diagnostic d'hystérie qui pèse sur elle est lettre morte.

Mais plutôt que de la ramener dans leur maison de New Raven, l'horrible l'emène se refaire une santé dans la morne campagne de Blackhole où il la cloisonne dans la maison d'un capitaine parti à la découverte de l'Arctique. Soumise à un traitement de plus en plus draconien à mesure qu'elle refuse les avances de son Edmond qui pue les champignons, Clara se console en livrant sa vie à son journal, mais aussi en échangeant quelques lettres avec sa sœur et sa tante restées à New Raven. Piètre consolation. Non contentes de l'abrutir avec le récit des potins et faits divers qui alimentent leur petit milieu bourgeois, les deux femmes sont complètement insensibles au désastre que devient l'existence de Clara.

C'est pourtant l'horreur: voilà qu'Edmond tente d'«élargir» Clara en lui forçant dans les entrailles un spéculum vétérinaire. Et lorsqu'il se décide à la sortir de l'isolement, c'est pour la promener au bout d'une laisse, la faire marcher dix pieds devant, pour éviter les conversations. «Car si nous parlions, nous devrions respirer par la bouche; si nous respirions par la bouche, nous inviterions les quintes de toux et les congestions pulmonaires. Par conséquent, nous marchons séparément et respirons par le nez. Si j'avance un peu trop vite, Edmond n'a qu'à tirer d'un coup sec sur ma laisse pour me retenir». La tante Hortense, depuis que les arbres et les plantes lui font l'honneur de communiquer avec elle et de lui livrer

quelques précieux secrets, est on ne peut plus sourde au cri que lui lance sa nièce de son nid moisissant: «Ta maladie te fait prendre tout au tragique, comme toujours», maugrée-t-elle en réponse à Clara. Quant à la sœur, la belle et naïve Irène, elle s'enorgueillit des conquêtes amoureuses qui la retiennent, sauve, en ville: «N'est-ce pas là une aventure plaisante, et préférable à l'insupportable tranquillité de ta campagne? Ne t'ennuie pas trop de moi, pauvre chérie. Ta sœur adorée.»

Relation pleine de mots gentils mais qui ne camouflent pas la haine transitant entre elles, et qui se trouvera jouée, en quelque sorte, dans l'échange de lettres entre deux autres personnages, frères, amis d'Irène (dont l'un, personnage de journaliste, donne en outre à l'auteure l'occasion de quelques commentaires grinçants sur le milieu!).

Le même cercle

On comprend que tous ces singuliers personnages ne font pas qu'évoluer dans le même cercle. L'histoire montrera aussi, particulièrement à travers le journal de l'explorateur (qui sympathise avec cette Clara qu'il aime, lorsqu'il s'enfonce vers le pôle Nord, dans la solitude, la noirceur et le froid), qu'ils évoluent aussi sur le même cercle — pensez cercle de la vie, Ouroboros, 8, et toute la panoplie —: celui qui amène tranquillement chacun vers un autre pôle, là où le prédateur peut devenir proie, où le soumis peut devenir le chef, Clara devenir Irène, la clarté devenir noire.

Je ne voudrais pas vous perdre dans une nomenclature effarouchante des symboles, des parallèles, des forces opposées et des combats qui se livrent ici, ce qui ne rendrait rien de l'aisance avec laquelle se lit *Le Cercle de Clara*. Quelques mots, tout de même. De la lumière (Clara Weiss: Claire et blanche) et de l'obscurité (Blackhole), qui se livrent à l'évidence un duel incessant: la profusion d'images de glace, de cristal, de quartz, n'ayant d'égaux que celles de la pourriture, de l'eau noire, de l'idée du secret, de l'aveuglement, et de l'ignorance. Quelques mots aussi de la figure de Marie Madeleine — représentée sur une statuette en quartz que fait parvenir la tante Hortense à sa nièce — et qui trône sur le roman comme le symbole suprême peut-être de l'opposition, le rappel que deux faces peuvent cohabiter en une même femme. Clara est de celle-là, heureusement, qui émergera enfin de la noirceur et de l'humiliation, qui deviendra radicalement autre (peut-être un *marasmius oreades*: champignon destructeur «qui se propage en ondes concentriques, comme des ronds dans l'eau, anéantissant toute végétation sur son passage»). Heureusement! L'auteure se garde de répondre. Mais la vengeance, ou la folie, paraissent inévitables.



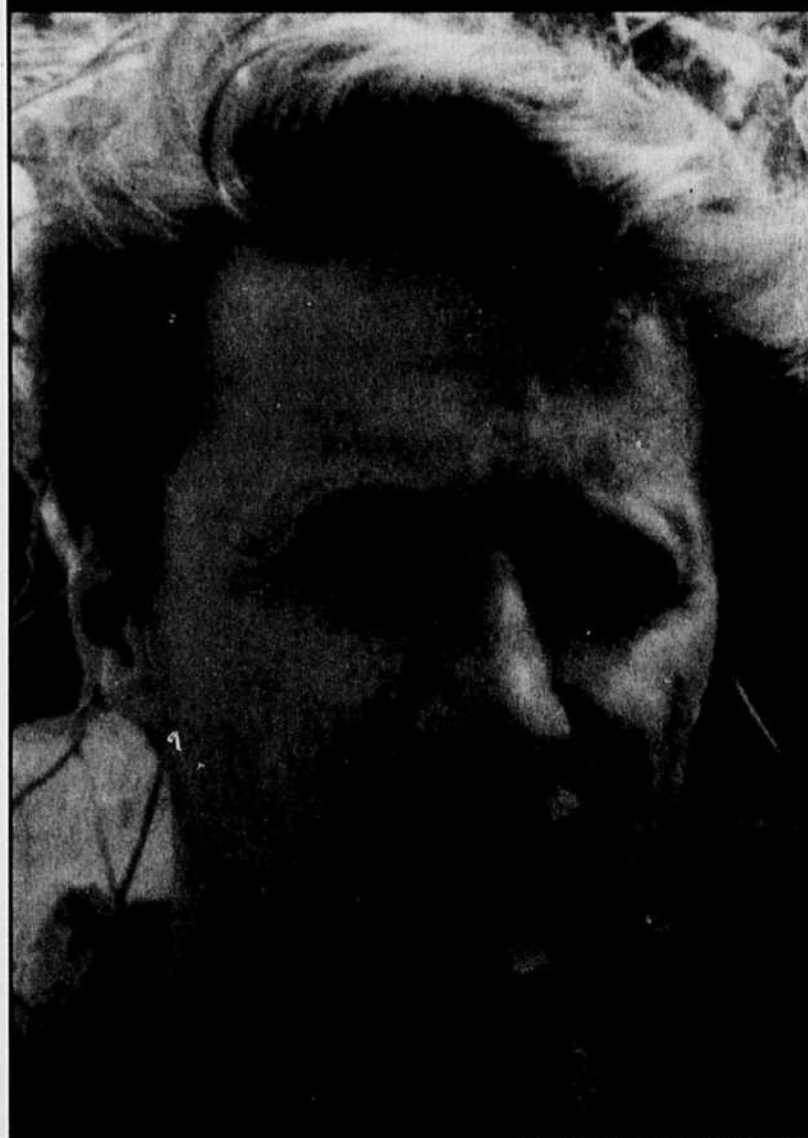
Julie
Sergent

Une histoire
où
manifestement
rien n'a été
laissé au
hasard



SERGE PATRICE

THIBODEAU



Serge Patrice Thibodeau

Dans la Cité

suivi de

Pacifica

L'HEXAGONE • POÉSIE

Poésie

Le divin.
Les fièvres et les
bonheurs du corps.
L'esprit.



L'HEXAGONE

La passion de la littérature

L E T T R E S Q U É B É C O I S E S

Un menaud mécréant

LE MAÎTRE RÊVEUR

André Brochu
XYZ/Éditions PHI, 1997, 220 pages

ROBERT CHARTRAND

André Brochu, né en 1942, est un des intellectuels les plus brillants de sa génération. Et quelle précocité! À 21 ans, il est parmi les fondateurs de la revue *Parti pris* — dont il avait trouvé le nom — où il travaille à élaborer une démarche critique originale; et il est, déjà, professeur de littérature à l'Université de Montréal. Ceux qui y étaient ne sont pas près d'oublier ce très jeune homme, qui développait devant des élèves de son âge des analyses brillantes. Assurance et timidité: son propos parfaitement maîtrisé contrastait avec son attitude un peu maladroite, comme s'il s'était excusé d'être là.

Depuis trente ans, Brochu a publié une vingtaine d'ouvrages: des essais critiques, bien sûr, mais aussi des recueils de poèmes, des nouvelles, des romans. Parmi ceux-ci, *La Croix du Nord*, Prix du Gouverneur général en 1991, et *La Vie aux trousses*, paru en 1994, dont *Le Maître rêveur* constitue la suite intercalaire, en quelque sorte. On retrouve dans ces deux romans plusieurs des mêmes personnages, y compris le héros-narrateur, Sylvain Mercier, ce garçon sensible comme un écorché vif, aussi fier que honteux, déchiré entre les appels de la chair et les hautes exigences de l'esprit. Dans *La Vie aux trousses*, il se racontait à trois moments de sa vie (à 9 ans, à 19 ans, à 29 ans); le récit se terminait sur une régression fantasmagique du professeur, en panne dans sa thèse de doctorat comme dans sa vie, qui redevenait le petit garçon de sa maman et semblait consentir enfin à être, tout simplement. *Le Maître rêveur* présente également trois moments de la vie de Mercier: l'année de ses dix ans, relatée en deux temps; puis celles de ses 30 ans et, finalement, ses 45 ans.

Les deux Sylvain

Quelle différence entre le Sylvain Mercier du début du *Maître rêveur* et celui de *La Vie aux trousses*, qui avait un an de moins? Il y a toujours sa famille: son frère Raymond, un rustaud, et Camille, sa sœur adorée; la nouveauté, c'est le collègue Sainte-Marie — qu'il décrit plaisamment en vers —, ses confrères qui acceptent tant bien que mal ce garçon plus jeune, plus sensible et plus brillant qu'eux tous, puis les jésuites, et notamment le père Philippon, son professeur et son confesseur, en qui il voit une bonne maman. La deuxième partie du *Maître rêveur* se présente sous forme d'un journal que le Mercier de 30 ans, souffrant d'une dépression, écrit sur les instances de son thérapeute. Comme professeur, Mercier se juge comme un imposteur; comme mari, il s'estime indigne de Yolande, sa femme qui l'aime patiemment; il évoque l'amour troublant qu'il éprouve pour sa sœur et le souvenir troublant d'une aventure homosexuelle pendant laquelle, dit-il, «je me sentais devenir un pur soleil, ou un ange, l'énergie irradiant de moi et je frotais ma beauté neuve à celle d'un autre débranché, dont l'étreinte m'a lié à mon nouveau destin». Cet épisode très bref avec Luc, cet homme qu'il a perdu de vue depuis, a-t-il été une seconde naissance pour lui? Son thérapeute, qui le lit et l'écoute, ne l'aidera pas à le savoir. Au cours d'une séance, il gifle

Mercier gentiment, puis se met à vomir sur son bureau...

La troisième partie du roman nous ramène à Mercier, l'enfant de dix ans, plus serein qu'au début. Il se met à trouver sympathique un camarade un peu simplet qui l'agaçait auparavant; et le père Philippon lui explique tout franchement, dessins à l'appui, la reproduction sexuée. Sylvain en sera tout ébaubi, scandalisé de découvrir que nous ne sommes que le résultat des sécrétions de deux corps. «Pourquoi naissons-nous ainsi damnés?», se demande-t-il.

Mercier a 45 ans, dans la quatrième partie du roman. Sa sœur Camille est morte; il revoit Olivier, son mari. Il y a un bien étrange quadrilatère amoureux entre Mercier, sa femme, sa sœur et le mari de celle-ci. Les deux hommes, au fil des années, se seraient-ils échangés «leurs» femmes respectives? Quoi qu'il en soit, Mercier a depuis plusieurs années un autre thérapeute, le docteur Papin, aussi rassurant et sain que l'était le père Philippon; c'est à ce fédéraliste raisonnable (l) qu'il confiera le plaisir quasi thérapeutique qu'il a à écrire: «J'ai l'impression, ou plus exactement la sensation, que cela existe.» Mercier sent enfin que, par l'écriture — et, il en convient, grâce au lithium —, il renoue avec la réalité, même si celle-ci est faite pour une part de ses propres rêves.

Un évacué de l'histoire

Et d'avouer au thérapeute que s'il a un complexe, c'est celui de Menaud, ce personnage célèbre de Félix-Antoine Savard, vieillard tétu, (Édipe inversé qui a le culte du père et qui voudrait éliminer «son futur gendre qui sert les Anglais et qui trahit son peuple». Mercier le maître rêveur, fils spirituel de Menaud le maître draveur, se sent «minable, évacué de l'Histoire», raciste sans doute et bêtement nostalgique du «temps des niaiseries conformes», celui où le Québec marinait doucement dans la religiosité, l'agriculture et le repli sur soi. Le personnage de Brochu, quoique mécréant, a l'imaginaire catholique, au fond; il a un sens aigu de la faute originelle (naître, pour lui, serait le premier péché), et à vouloir devenir un ange, il ne réussit le plus souvent qu'à faire la bête.

En toute fin de récit, Mercier, dans un dernier rêve, parvient à tout le moins à assumer son prénom. Sylvain — le mot désigne un dieu des forêts — revoit, dans la forêt de ses songes, les personnages — Luc, Camille, les camarades du collège — qui ont marqué sa vie; ils sont désormais devenus des arbres. Cette piste sylvestre lui avait été offerte par Olivier, le mari de sa bien-aimée sœur Camille, cet ami de jeunesse au nom d'arbre et qui avait un «beau regard plein de feuilles». À ce dernier regard sur le passé, il ne manque, songe Sylvain, qu'un rossignol qui «réveillerait le soleil en chaque larme, conjurerait la noblesse des âmes avec les corps mendians et amers». Un rossignol, vraiment? André Brochu, qui connaît sa langue mieux que quiconque, sait pertinemment que le rossignol n'est pas qu'un oiseau chanteur; il peut aussi désigner un passe-partout, ou un... livre inventé: ultime façon pour Sylvain Mercier ou son auteur de se moquer de lui-même.

Le Maître rêveur poursuit donc l'autobiographie imaginaire entreprise avec *La Vie aux trousses*; plus achevé, plus troublant que celui-ci, il y brûle une passion désespérée mais indomptable pour une langue natale, comme le disait si justement Gaston Miron.

Retrouvez le goût d'aimer...



WILLY PASINI
LE TEMPS D'AIMER



Willy Pasini Le Temps d'aimer

Où trouver le temps d'aimer? Comment concilier vie amoureuse et vie professionnelle? Comment être attentif à soi et disponible pour l'autre? Efficace au travail, détendu à la maison et épanoui sexuellement? Dans *Le Temps d'aimer*, Willy Pasini nous invite à redécouvrir les règles du jeu amoureux et les charmes de la vie à deux.

Professeur de psychiatrie et de psychologie à l'université de Genève, fondateur de la Fédération européenne de sexologie, Willy Pasini est notamment l'auteur de *A quoi sert le couple?*

256 pages • 29,95 \$

Venez rencontrer Willy Pasini
en compagnie de Guy Corneau
à l'occasion d'une conférence publique
sur les peines d'amour

le dimanche 28 septembre, à 15 heures
le lundi 29 septembre, à 20 heures

au Gesù, 1200, rue de Bleury, Montréal

Réservations : (514) 861-4036

LIVRES

VITRINE DE LITTÉRATURE JEUNESSE

COURRIER

Gaston Miron et le blitzverlag

«L'opinion est une affaire privée. Le Moi doit être purifié de lui-même.» Logique, Hegel

Robert Saletti est un critique, c'est-à-dire un personnage devant qui tous les écrivains, normalement, pratiquent l'aplanissement. Un critique qui choisit ses amis, enseigne aux écrivains à écrire et aux éditeurs à éditer. Guérin, littérature vient de publier *Les Adieux du Québec* à Gaston Miron dans une collection établie et dirigée par Simone Bussièrès (et non pas «*Suzanne*» comme l'écrit Robert Saletti). Le livre connaît un succès de librairie et Guérin n'a que faire de la critique envieuse de Robert Saletti; et je cite: «... on déplore la piètre qualité plastique et éditoriale d'un ouvrage pourtant consacré à un poète pour qui on vient de tenir des funérailles nationales. Malgré une photo de Miron prise par sa fille, la couverture tranche par son caractère terne. La mise en pages, la typographie, l'absence d'introduction et de bibliographie, tout l'appareil éditorial dénote une opération bâclée, relève d'une indigence, qui ne rendent pas justice à l'œuvre et à l'homme.»

Si Saletti connaissait bien Périquy, il n'aurait pas souligné l'importance de la bibliographie que Périquy a décrite comme l'art des Sorbonnards, l'art de rédiger des fiches. (...) Si Saletti connaissait bien Hegel, il n'aurait pas vanté les mérites d'une introduction. Dans sa *Logique* qui est le livre important de Hegel, le philosophe souligne que les introductions, les explications et les *excursus* critiques n'ont pas la même légitimité que le texte lui-même du développement des idées. (...) Et la «chose elle-même», c'est une réflexion didactique sur l'être, le néant, le devenir en marche vers l'Absolu.

Si Saletti connaissait bien la littérature moderne et avait vécu l'ère du Nouveau Roman européen, il n'aurait pas été surpris par une typographie et une mise en pages «nouvelles». (...) La belle place de l'article double de Robert Saletti est réservée à *Miron le magnifique* de Jacques Brault, l'inventeur — selon Saletti — du titre, comme si nous ignorions l'existence du livre de poche: *Gatsby le magnifique*, publié depuis belle lurette. (...)

«*Piètre qualité plastique et éditoriale*», nous dit Robert Saletti. J'avoue ne pas comprendre clairement. J'ai toujours su d'Aristote que la «qualité» était l'aspect sensible non mesurable des choses. Comment Robert Saletti peut-il parler d'une piètre qualité? La qualité plastique intéresse Robert Saletti. Quand un critique n'est pas cultivé, il se rabat sur la matière au détriment de l'esprit. Sous qualité éditoriale, Robert Saletti regroupe la présence d'introduction, de bibliographie et d'appareil éditorial. *Les Adieux du Québec* à Gaston Miron sont des «adieux» rédigés par des amis de Gaston Miron. Point. C'est un recueil d'articles et de poèmes accompagné d'une photo. Et cette photo est autrement plus belle (celle de sa fille Emmanuelle) que celle qui paraît dans *Le Devoir* au-dessus de la gueule de Robert Saletti. Et la photo de Gaston est en couleurs. Depuis quand faut-il une «introduction»? Depuis quand faut-il une «bibliographie»? Notre livre sera cité dans des bibliographies futures. Voilà la vérité. Je suppose que Saletti aurait aimé que j'ajoutasse une conclusion au Miron. *Les Adieux...* est une collection qui aurait pu s'appeler «*Mélanges posthumes*». Et les mélanges — dirait Spinoza — ressemblent à des mélanges.

Il aurait fallu publier chez Guérin un livre doré sur tranches parce que Gaston Miron (*dixit* Robert Saletti) a eu droit à des funérailles nationales. Curieux raisonnement qui part d'une prémisse douteuse pour tirer une conclusion nécessaire.

Il faudrait demander à Gaston (du haut du ciel) si ce que «*Guérin a fait*» — sans subventions et sans queue publique — lui rend justice.

«*Opération bâclée*» écrit Robert Saletti. Il n'est pas nécessaire, ici, d'être Sigmund Freud pour traduire le message caché sous l'expression cliché: Guérin, encore une fois, par son travail, nous coupe l'herbe sous le pied avec nos projets subventionnés concoctés dans des chapelles qui sont en même temps des lieux de magouille.

(...)
Je m'en voudrais de ne pas remercier les collaborateurs de ce livre d'*Adieux à Gaston* qui ont fait preuve de grande générosité envers Guérin tout en respectant nos délais de publication.

Je me tais pour respecter la mémoire de Gaston Miron et sachant «*qu'il faut au moins 20 ans de cerveau pour parler librement d'un écrivain disparu*» (Bernard Frank).

Les Adieux du Québec à Gaston, ce n'est pas une question plastique, c'est une question d'honneur. J'avais contracté envers Gaston une dette minime. J'ai payé ma dette, comme auraient fait mes ancêtres et les siens.

Marc-Aimé Guérin
Président-directeur général
Guérin, éditeur

NDLR — Blitzverlag: édition rapide

ZOË ET LES PETITS DIABLES

Sylvain Trudel (texte) et François Thisdale (ill.)
Hurtubise HMH, coll. Plus,
1997, 54 pages



Zoë était la reine des malchanceuses jusqu'à ce qu'elle aperçoive un petit diable ricanant qui s'amusaient à lui jouer un tour. Elle l'attrape avec son filet à papillon et l'enferme dans son tiroir.

À la rentrée scolaire, elle mène d'une baguette ferme de maîtresse d'école la multitude de diables attrapés pendant l'été. Mais ceux-ci résistent obstinément aux tentatives d'éducation et préfèrent demeurer bêtes et méchants. Pour être tout à fait à l'aise avec cette histoire adorable, il aurait fallu quelques explications supplémentaires, car les exploits de Zoë tiennent du miracle! La finale, bien qu'abrupte, réserve une petite surprise qui fait sourire.

Gisèle Desroches

LES TROIS SOUHAITS

Marie-Thérèse Rouil (texte) et Mohamed Danawi (ill.)
Hurtubise HMH, coll. Plus,
1997, 54 pages



Dans ce joli conte de tradition africain, Mamadou a trois chèvres qu'il mène un jour au marigot. Un vieillard arrive, que Mamadou s'empresse d'aider. L'homme lui offre une baguette magique capable d'exaucer

trois souhaits moyennant la disparition d'une chèvre par souhait. La richesse et la beauté sont visitées en premier et déclassées par le bonheur simple. Les illustrations sont abondantes (une ou deux par double page) et nous plongent au cœur de l'Afrique.

le-zizi devant Katarina!) le pousseront à organiser une fausse fugue. Bien dissimulé dans un placard de jouets, il assistera aux réactions de sa mère et de sa sœur découvrant sa disparition. Bien qu'il avoue son amour à la fin, tout au long du récit les superlatifs pleuvent, éblouissant Marie-Cléo à souhait («*terriblement, monstrueusement, épouvantablement détestable*»), ce qui réjouira plus d'un garçon de cet âge.

LE ROI GRIS

Mireille Brémont (texte) et Danièle Zékina (ill.)
Hurtubise HMH, coll. Plus,
1997, 54 pages

Ce mini-roman aux illustrations fascinantes, tient à la fois du conte, de la fable et de l'allégorie. Un roi vivait seul dans un immense palais triste et gris où personne n'était jamais entré. (On se demande comment il faisait pour manger, faisait-il le ménage lui-même...?) Une nuit, il rêva d'un jardin fleuri et ensoleillé, accessible par la porte de joie qu'il ne découvrit que des années plus tard. La découverte du jardin et de ses merveilles changea bien sûr toute sa vie. La recherche consécutive au désir, l'oubli, la peur du changement, l'apprivoise-

ment au bonheur, l'auteur n'a rien oublié des étapes de croissance, mais s'appesantit beaucoup sur le gris et la solitude pour dire ensuite à l'enfant lecteur: le roi, c'est toi!

MARIE LA CHIPIE

Dominique Demers (texte) et Philippe Béha (ill.)
Québec/Amérique, coll. Bilbo,
1997, 64 pages



Cette nouvelle aventure d'Alexis (*Toto la brute et Valentine picotée*) exploite le thème de l'animosité entre frère et sœur. La jalousie et la colère d'Alexis envers Marie-Cléo (qui a osé le traiter d'Alexis-

LE BOSSU DE L'ÎLE D'ORLÉANS

Cécile Gagnon (texte) et Bruno St-Aubin (ill.)
Soulières éditeur, coll. Ma petite vache à mal aux pattes,
1997, 48 pages

Cécile Gagnon a eu bien raison de déterrer ce conte traditionnel et de l'adapter pour les enfants. L'histoire de François le bossu, qui fut débarassé de sa bosse pour avoir accompagné au violon des lutins toute une nuit durant, est à l'aise dans ce petit format, concise, amusante et illustrée avec beaucoup de dynamisme. L'écriture imagée fourmille de figures de style et d'expressions d'autrefois qui frappent l'imagination mais risquent de présenter autant d'obstacles pour des lecteurs malhabiles.

LA CHÈVRE

DE MONSIEUR POTVIN
Angèle Delaunois (texte) et Philippe Germain (ill.)
Soulières éditeur, coll. Ma petite vache à mal aux pattes
62 pages, 1997

Inspiré de la célèbre *Chèvre de Mon-*

TROIS-RIVIÈRES

du 3 au 12 oct. 97

ACTIVITÉS tous les jours

- 12h00: Dîner-poésie. Angéline Ristorante, 313, rue des Forges, (819) 372-0468
- 12h00: Dîner-poésie. Resto-Bar Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame, (819) 693-1151
- 17h00: Apéro-poésie. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925

- 17h00: Apéro-poésie. Resto-Bar Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame, (819) 693-1151
- 19h00: Souper-poésie. Crêperie Les Korrigans, 1345, rue Hart, (819) 378-7898

- 19h00: Souper-poésie. Bistro St-Germain, 401, rue St-Roch, (819) 372-0607
- 19h00: Souper-poésie. Angéline Ristorante, 313, rue des Forges, (819) 372-0468
- 23h00: Poèmes de nuit. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925

Suggestions parmi les 250 activités

Le vendredi 3 octobre

17h00 **OUVERTURE OFFICIELLE DU FESTIVAL.** Centre culturel, 1425, place de l'Hôtel de ville. Remise du Grand Prix du Festival International de la Poésie, des Prix Piché de Poésie-Le Sortilège et du Prix Félix-Antoine-Savard de Poésie. Lancements des Écrits des Forges, des revues *Ensemble*, *Magade*, *Exis*, *Levres* *urbain* et des livres des poètes invités. Vernissages des expositions de P. Eluard, C. Fortin et M. Madore. **TOUS LES POÈTES SONT PRÉSENTS.**

Le samedi 4 octobre

13h00 à 17h00 **Les Matins de la Poésie.** Société d'étude et de conférences, section Mauricie. Centre culturel, 1425, place de l'Hôtel de ville, avec les lauréats du concours Thérèse-Denoncourt de poésie 97 des écoles primaires et secondaires de la région de la Mauricie.

20h30 **Jazz-poésie.** Écrits des Forges. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame, (819) 693-1151.

20h30 **Fabiola Toupin** chante Gilbert Langevin. Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0325. Coût: 12,00 \$ TTC.

Le dimanche 5 octobre

11h00 **Brunch-poésie.** Le Salon du livre de T-R reçoit Claude Beauvolet, lauréat du Grand Prix du FIP. Musée des arts et traditions populaires, 200, Laviolette, (819) 372-0406. Coût: 18,00 \$ TTC.

12h00 **Sandwich, théâtre et poésie.** Comp. Théâtre Noir et le Crystal-Théâtre de Paris: *Marius des caresses* de Amadou Lamine Sall. Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0235. Coût: 7,00 \$ TTC.

13h00-17h00 **Poèmes en direct.** Création d'une banderole géante de poèmes et exposition de tous les poèmes des concours faits dans les écoles et les groupes de l'Age d'Or. Place de l'Hôtel de ville. **ACTIVITÉ FAMILIALE. TOUS LES POÈTES PRÉSENTS.**

20h30 **Le Nouvel ensemble à cordes.** Le Maquisart, 323, rue des Forges. Sous la direction d'Alain Perron. Pièces de Takemitsu, Matxer, Somers, Héru, Dvorak, Chan et Prokofiev. Coût: 17,50 \$. Réser.: (819) 379-0235.

Le lundi 6 octobre

19h30 **Récital de poésie.** Gagnant(e)s du concours du Conseil de l'Age d'Or de la Mauricie et remise des prix. Centre culturel, 1425, place de l'Hôtel de ville, (819) 374-5774.

20h00 **Récital de poésie.** Café La Pierre Argusien, 39, Ch. des Lacs, St-Elie-de-Carleton, (819) 268-3393.

20h30 **Théâtre-poésie.** Comp. Théâtre Noir et le Crystal-Théâtre de Paris: *Ces lances cammées* de J-Louis Roy et de Amadou Lamine Sall. Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0235. Coût: 5,00 \$ TTC.

Mardi 7 octobre

17h00 **Hommage aux 40 ans d'écriture de Pierre Chatillon.** Musée des religions de Nicolet, 900, rue Louis-Frêchette, (819) 293-6148. Animation: Louis Caron.

19h30 **Récital de poésie.** Biblio. de la ville de Louiseville, 121, Rg. Petite Rivière, (819) 228-4102.

20h00 **Chansons-poésie** avec Jacques Thivierge. Vieux Presbytère, 340 Principale, Batiscan. Coût: 6,00 \$ en pré-vente et 8,00 \$ à l'entrée. Réser.: (418) 362-3137.

Le mercredi 8 octobre

17h00 **Apéro-poésie.** Cégep de T-R, 3175, boul. Laviolette, (819) 376-1721. Coût: 3,00\$.

17h00 **Apéro-poésie.** Collège de Shawinigan, 2263, boul. du Collège, (819) 539-6401.

20h00 **Chansons-poésie:** 12 chansons sur 12 poèmes de 12 poètes. Lehoux, Toupin, Landry, Marchamps, Aubin, Bruneau et St-Pierre chantent Miron, Hénault, Piché, Lasnier, Vignepaul, Daoust, Boivert, Desroches, Godin, Marchamps, Langevin et Marchand. Composition et direction musicale: Gilles Hamelin. Centre culturel de T-R, 1425, place de l'Hôtel de ville, (819) 372-4611. Coût: 10,00 \$. Réser. entre 11h00 et 17h00, (819) 380-9797.

20h00 **Récital-poésie.** Resto-Bar Le Sommeil, 599, 4^e rue, Shawinigan, (819) 537-5718.

20h30 **Lecture-hommage** à Gaston Miron, Gilles Hénault, Rina Lasnier, Cécile Gagnon, Fernand Dumont (Québec) et Guillevic (France). Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0235.

20h30 **Soirée-poésie.** Phone et Graphie Café, 50, boul. Trudel Est, St-Boniface, (819) 535-5099.

Le jeudi 9 octobre

17h00 **Apéro-poésie.** Cégep de T-R, 3175, boul. Laviolette, (819) 376-1721. Coût: 3,00 \$.

Le jeudi 9 octobre

17h00 **Performance: danse-poésie.** Les Ballets Jazz de Montréal, Place de l'Hôtel de ville.

18h00 **Souper-spectacle Hommage à Gaston Miron** de la SSJB. Club de golf Les Vieilles Forges. Coût: 15,00 \$ TTC. (819) 375-4881.

19h30 **Isabelle Lehoux** chante Vigneault, Prévert, Vian, Desjardins, Bélanger et les autres, accompagnée de P. Powers. Biblio. Gatien-Lapointe, 1225, Place de l'Hôtel de ville, 374-3521.

20h30 **Télé-Québec** présente, *Les mots dits*, document-panorama inédit de 50 minutes sur la poésie québécoise actuelle réalisé par M. Brodeur, coproduit par Publivision inc. et l'O.N.F. du Canada. Des poètes et la réalisatrice sont présents. Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0235.

Le vendredi 10 octobre

12h00 **Sandwich, bière et poésie.** Le Maquisart, 323 rue des Forges, (819) 379-0235.

19h00 **Récital en langue espagnole.** Salle Rodolphe-Mathieu, Pav. Michel-Sarrazin, U.Q.T.R., (819) 370-1502. Avec Jaime Sabines (Mexique).

19h00 **Poèmes en langue anglaise.** Église anglicane St-James, 811, des Unulines, (819) 374-6010.

20h00 **Chansons-poésie:** Philippe Noireaut, Centre culturel, 1425, place de l'Hôtel de ville. Coût: 15,00 \$ TTC. Réser. entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797.

20h00 **Récital-poésie.** Théâtre Paminou, 150, boul. Bois-Francs, Victoriaville, (819) 758-0577.

22h00 **Érotisme et poésie.** Le Maquisart, 323, rue des Forges. Coût: 10,00 \$. Réser.: (819) 379-0235.

Le samedi 11 octobre

16h30 **Performance: danse-poésie in situ.** De Corpus Rhéus Danse, 946 rue St-Paul, local 205, (819) 693-9666.

18h00 **Hommage à Félix Leclerc** avec Daniel Roberge. Le Maquisart, 323, rue des Forges. Coût: 4,00 \$ TTC. Réser.: (819) 379-0235.

20h00 **GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE.** Centre culturel de T-R, 1425, place de l'Hôtel de ville. Coût: 6,00 \$ TTC. Réser. entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797. 30 poètes sur scène. Animation: Michel Garneau. Diffuseur officiel: Radio-Canada MF.

20h30 **Spéciale-poésie.** Poésie d'autrefois. Opérette et piano avec V. Labrande et S. Normandin. Phone et Graphie Café, 50, boul. Trudel Est, St-Boniface. Coût: 6,00 \$. Réser.: (819) 535-5099.

22h00 **Poèmes d'avant-nuit.** Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0235.

22h00 **Poèmes et blues** en sibérol. Bar Le Sibérol, 924, rue Notre-Dame, (819) 376-4373.

23h00 **Jazz-poésie.** Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame, (819) 693-1151.

Le dimanche 12 octobre

11h00 **Brunch-poésie.** Le Salon du livre de T-R reçoit Paul-Marie Lapointe. Hall du Musée des arts et traditions populaires, 200, Laviolette, (819) 372-0406. Coût: 18,00 \$ TTC.

13h30 **Rencontre-poésie.** Biblio. de Ste-Monique, 135, rue St-Adolphe, (819) 289-2943.

15h00 **Poèmes en direct.** Café Galerie l'Embuscade, 1571, rue Badaux, (819) 374-0652.

20h30 **Jazz-poésie.** Récital des médias. Avec Josée Boudreault de Cogeco Télévision et ses invités. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame, (819) 683-1151.

INFO-FESTIVAL
ACTEL
1-819-378-1212

http://www.aiqnet.com/fiptr

L I V R E S

LE FEUILLETON

Laetitia ou l'ardeur profane

AMOUR NOIR

Dominique Noguez
éditions nrf Gallimard, coll. L'Infini,
1997, 181 pages

« **J'** en arrive à croire aujourd'hui de temps en temps que l'amour ne peut rien être d'autre qu'un droit volontairement donné à l'objet que l'on aime de nous tyranniser », écrivait Dostoïevski dans ses *Carnets du sous-sol*. C'est sous cette épigraphe que s'inscrit tout entier ce terrible et intense roman d'amour et de passion qui, à aucun moment, ne lésine sur la dépense — amoureuse aussi bien que littéraire. Ce qui est suffisamment rare, dans la vie comme en littérature, pour que nous tirions notre révérence à son auteur, Dominique Noguez. Car ce récit, qu'il soit celui d'une aventure qu'aurait jadis connue l'auteur, ou d'une autre qu'il aurait rêvé d'avoir, qu'ait-il inspiré, en les transformant, des amours jamais accomplies qui parsèment toute vie d'homme, sonne vrai. Et en plus de sonner vrai, il est remarquablement écrit.

Une fatale cristallisation amoureuse

Qui n'a déjà éprouvé la fascination de la beauté comme une sorte de poison ou de drogue pour laquelle on serait prêt à toutes les folies? C'est ce qui arrive à notre narrateur un soir de drague sur la place du casino à Biarritz, lorsqu'il tombe sous le charme d'une Martiniquaise qu'il vient de croiser. Alors qu'il la suit, la perd, la retrouve, la perd de nouveau — c'est une « effigie fuyante, trop vive » —, la voilà enfin qui l'interpelle, « assise sans vergogne sur le capot d'une voiture [...] me regardant tranquille et souriante ». À peine les présentations faites, il apprend, de la manière la plus naturelle du monde, qu'elle participe à des chorégraphies pornos au *Cheval Bleu*. Elle lui refille même une cassette sur laquelle on peut la voir à l'ouvrage, « tout d'une pièce, vaillante, énergique, jouissant de tout son être, les lèvres un peu retroussées sur ses dents serrées, les yeux bien ouverts, la sueur perlant sur ses tempes, toute à sa besogne, toute livrée — toute perdue pour moi ». Cette entité, cette sensualité ardente, c'est bien ce qui la distingue radicalement des autres, occupés à faire semblant, à jouer la partie contre le tout, avec cet air de ne pas y être bien connu des amateurs de porno.

Fétiche, idole, icône, cette femme, avec « cette façon de ne pas se ménager » est sans doute ce qui va le plus rapprocher le narrateur de cette chose impossible qu'est le paradis amoureux... mais surtout lui faire connaître son envers: la souffrance indicible de ne pouvoir garder pour soi ce qui est la vie même, la joie qui éclaire la vie et la métamorphose.

Vous l'aurez compris, il ne s'agit pas d'un roman porno, mais bien d'une histoire d'amour moderne, où le sexe n'est pas traité de manière pudique pas plus qu'il n'est associé au péché ou à la déchéance. « La littérature amoureuse, précise le narrateur, navigue toujours entre la métaphore un peu trop riche et le concubite; je préfère la métaphore. » C'est dire qu'il y cherche, à travers l'expérience charnelle et amoureuse, un moyen de dépasser sa propre finitude et d'exalter son sentiment d'infini. Et comme M. Noguez est un brillant esprit (agrégé de philosophie, docteur en esthétique), fort averti en matière de littérature, d'art, de cinéma aussi bien que de psychanalyse, le récit qu'il nous donne s'accompagne d'une analyse extrêmement fine du désir amoureux et des affres de la passion quand celle-ci n'est pas partagée (on pense, bien sûr, à l'amour de Swann pour Odette; et il y a en effet du Proust chez Noguez...).

Comme les chats

Car Laetitia est incapable de lui sacrifier quoi que ce soit de sa liberté et même de son amour. « Je suis comme les chats, m'avait-elle dit un jour. Quand ça va, je pars. Je reviens quand ça ne va pas, quand j'ai faim ou sommeil. » Elle le trompe donc, lui pose des lapins, disparaît soudainement pendant des semaines, l'accuse, le persécute, a des mots extrêmement cruels pour lui, le relance quand elle en a besoin avant de le tromper à nouveau, bref, lui rend la vie impossible. Malgré tout, l'amoureux tient le coup et, même, en remet. Pour rien au monde il ne voudrait être privé de la passion de sa vie! On est ici tout près du masochisme, de la passion souffrante, du désir de s'abolir au profit de l'autre, de se faire tout petit. Mais n'est-ce pas le propre même du désir de ne pouvoir être comblé par son objet, et quand il le trouve, de ne pouvoir se l'approprier, en faire un

bien durable, fixe, thésaurisable? La nature même du désir n'est-elle pas la fascination pour ce qui fuit et se dérobe, relançant à l'infini la quête?

Le narrateur a beau savoir que ce n'est pas l'amour qui guide la jeune Laetitia, mais l'intérêt (un loyer gratuit, par exemple), il a beau entendre de sa bouche des mots qui devraient l'alerter, voir des signes qui disent son absence d'amour, parfois même son mépris, littéralement il ne veut rien savoir.

Cela pourrait conduire à un roman bête où les positions sont nettement polarisées, où l'un fait souffrir l'autre sans aucune réciprocité ni, surtout, sans qu'aucun apprentissage n'ait lieu. Une sorte de roman masochiste, quoi. Eh bien non, la souffrance est ici initiatrice, elle guide la victime non pas vers la suppression de la cause de la douleur, mais bien vers l'exhaussement du don, de la générosité à l'égard de celle qui la procure. « Tout le bonheur, pensais-je, est dans notre capacité d'aimer sur-le-champ de toutes nos forces, c'est tout ce qu'il nous restera plus tard, au moment de la nostalgie. » Et cela ne va pas sans une transformation intime, un changement profond de l'être qui souffre. Cela ne va pas plus sans parades et sans leurs quand la réalité se met à crier trop fort qu'on n'est pas aimé.

« Ains j'étais-je triste, sans plus, tièdement triste, ne souffrant guère, capable, tantôt de penser très sérieusement à lui réclamer les clefs de l'appartement, tantôt de laisser une certaine fierté piquée prendre le dessus — et alors il n'était plus question de rien lui réclamer: il ne s'agissait que de lui signifier par mon silence que je pouvais fort bien me passer d'elle, de suggérer même, par cette indifférence affectée, que c'est à peine si je m'étais aperçu de son absence. » Mais rien n'y fait. Et si l'amour est une guerre, il faut la gagner! « C'est alors, je crois, alors qu'elle semblait à jamais « perdue pour moi », comme disait Nerval de son Aurelia, que ma détermination à me battre fut paradoxalement la plus grande et la plus lucide, je devrais dire la plus joyeuse. »

Nous pourrions aussi ajouter la plus insensée, la plus romantiquement inutile. Des scènes de cinéma flottent dans sa tête (*Rendez-vous de Tchiné*, *India Song*, un James Bond où l'on voit Ursula Andress sortant de l'eau tout habillée, mais aussi *Les Ripoux*...) qui l'aident à se représenter son amour et sa perte. Dix ans après la rupture, il sent la nécessité de la retrouver. Il la poursuit jusqu'à Montréal, l'arrache à un obscur bar de strip-teaseuses de la rue Sainte-Catherine et la ramène à Paris. Mais Laetitia n'a pas changé...

Quelques mois plus tard, elle meurt d'un accident de moto avec son amour. L'amour est bien un théâtre où l'on se fait du cinéma avant d'en faire, parfois, de la littérature...



Jean-Pierre Denis

Une analyse extrêmement fine du désir amoureux et des affres de la passion

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Donner lieu à la mémoire

VENIR EN CE LIEU

Roland Bourneuf
L'Instant même, Québec, 1997, 207 pages

UN PÈLERIN À VÉLO

Récit initiatique d'un voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle
Louis Valcke
Triptyque, Montréal, 1997, 193 pages

Qui ne se souvient d'un lieu particulier de son enfance où il a grandi, d'un paysage de vacances mémorable dont il s'est imprégné, d'un voyage initiatique où il a mûri? C'est que nous sommes tous, à des degrés divers mais inévitablement, habités par des lieux. Ceux-ci nous informent de l'état des choses, mais, davantage encore, nous forment. L'espace est la stature de Dieu, a prétendu un écrivain. L'expérience de l'espace, dans cette logique, a quelque chose de mystique. Elle nous permet d'insérer notre âme dans la réalité physique.

Mais pour constituer, devenir, une expérience à part entière, les lieux doivent être assimilés, digérés, doivent transgresser le banal, d'où la nécessité de les représenter, de les arracher à leur mort quotidienne. D'où l'art, forme privilégiée de la mémoire des lieux, conjonction esthétique de l'espace et du temps. Nous lisons Balzac et nous connaissons Paris, nous contemplons *Les Cathédrales* de Monet et Rouen nous devient familière, sans que l'on y ait mis les pieds. Mais l'art ne s'oppose pas au réel, il s'y superpose. Avoir réellement vu Paris ou Rouen, avoir connu d'autres lieux que ceux immédiats que l'on fréquente tous les jours, ne peuvent que nourrir cette expérience de l'espace que nous faisons quand nous « entrons en art ». La fréquentation des œuvres n'empêche pas les voyages, les déplacements, les déplacements concrets. Il arrive même qu'elle les stimule.

La mémoire des lieux

C'est précisément de cette confrontation de l'expérience personnelle et de l'expérience artistique qu'est né *Venir en ce lieu*. Professeur de littérature, Roland Bourneuf a déjà écrit un essai critique sur *L'Univers du roman*. Passé au genre narratif, il a publié ces dernières années deux recueils de nouvelles — *Chronique des veilleurs* et *Mémoires du demi-jour* — et un roman — *Le Chemin du retour* — qui laissent peu de doute sur les préoccupations de leur auteur pour le temps qui passe et la mémoire des lieux.

Venir en ce lieu est un essai littéraire qui conjugue la réflexion sur l'espace et le récit de voyage, et qui tente de répondre à la question de savoir ce qui fait que des paysages nous accueillent ou nous absorbent, sont propices à la méditation ou éveillent en nous des souvenirs enfouis, bref nous rendent heureux.

Composé de vingt-quatre courts chapitres qui sont autant de « stations », de pérégrinations, dans la vie d'un intellectuel, *Venir en ce lieu* est, selon le mot même de l'auteur, une sorte de topographie spirituelle. Cela commence logiquement avec le rappel de l'enfance auvergnate, une période paradoxale marquée par un rapport indirect à la réalité, les circonstances familiales, la maladie et la guerre empêchant l'auteur d'explorer librement le monde extérieur et l'incitant au repli intérieur. S'opposent dans ce monde enfantin la violence des routes — dont la Nationale qui passait devant la maison — et la douceur des sentiers qui mènent au bois ou à la montagne. Mais très vite, le lecteur comprend que le propos de Roland Bourneuf n'est pas de ressasser les souvenirs de jeunesse. Le chapitre sur les jardins, par exemple, s'il permet de rappeler affectueu-

sement la passion horticole du père, est surtout une méditation à la gloire de la bêche et du sécateur, une ode à la qualité du regard que suppose la passion de jardiner. Le chapitre sur les maisons constitue moins une évocation nostalgique de la propriété familiale qu'une occasion de faire valoir la nécessité de rompre un jour la quiétude du foyer et partir.

Les lieux choisis par M. Bourneuf ne sont pas anodins et trahissent quelquefois une certaine mélancolie, un certain refus de la vie sociale. Ainsi en est-il d'endroits isolés, fermés au monde, comme les principautés — « symboles d'un style d'être qui refuse les emportements idéologiques » ou les îles — images minimales de la vie qui « s'entretient simplement, sans s'accroître, par la loi de l'espèce et de la nature ». Les lieux choisis reflètent aussi clairement un besoin de spiritualité, une volonté de lire les lieux comme des symboles, comme le montrent à l'évidence les réflexions de l'auteur sur les sanctuaires, les églises et les lieux de pèlerinage (Lourdes, Compostelle, Jérusalem). Mais les passages les plus réussis sont ceux, me semble-t-il, qui traitent de la matière même des lieux fréquentés, des « matériaux » comme la pierre, le sable, les arbres, et des lieux auxquels ces matériaux donnent naissance comme la montagne, la plage et la forêt. Les passages où l'essayiste fait corps avec le géographe et le géologue.

Mis bout à bout, les lieux de cet essai décrivent une quête spirituelle, une exploration du monde des symboles spatiaux que l'homme s'est donné pour parler des dieux et aux dieux. Les lieux décrits n'ont pas été rencontrés par hasard. L'auteur voit dans la mosaïque qu'ils composent « le fruit d'une secrète nécessité, d'un appel réciproque ». Il ne faut donc pas s'étonner que l'idée de la mort soit présente un peu partout dans ce livre, en filigrane ou explicitement, de la dédicace au fils décédé aux errances dans les cimetières. Les lieux de nos vies doivent alors être compris comme un immense mémorial nous protégeant de l'angoisse trop vive liée à l'ultime départ.

Venir en ce lieu est une œuvre qui s'apprivoise petit à petit, qui se gravit patiemment comme une montagne sauvage. Qui s'absorbe lentement. Comme un paysage inattendu, justement.

Sur les traces de la chrétienté

Un pèlerin à vélo de Louis Valcke présente d'étranges similitudes avec *Venir en ce lieu*. Outre que M. Valcke soit d'origine européenne (belge en l'occurrence), qu'il ait été professeur d'université et qu'il aime la peinture de Van Eyck comme M. Bourneuf, la même perception du voyage comme périple initiatique prévaut chez l'un et chez l'autre. Sauf qu'ici le vélo a remplacé la marche et le récit, la méditation. Et que ce qui constituait un exemple parmi d'autres chez M. Bourneuf — Saint-Jacques-de-Compostelle — devient ici l'objectif premier du voyage. *Un pèlerin à vélo* est le journal de voyage détaillé d'un homme d'âge mûr, cultivé, croyant mais non crédule, qui traverse la Belgique, la France et l'Espagne moins dans le but de prêter gloire à St-Jacques ou au Seigneur que de faire ressurgir tout un pan de l'histoire de la chrétienté et de l'art médiéval.

On ne trouvera guère de réflexions profondes ou élaborées sur le sens du pèlerinage dans le livre de M. Valcke. À l'origine, le pèlerin était un voyageur, un étranger, celui qui n'avait plus de chez lui et qui en cherchait un. Aller en pèlerinage veut dire partir, rompre avec ses habitudes, aller vers un ailleurs nécessaire, une source lointaine, vers un avenir. Mais cela, c'est Roland Bourneuf qui le dit dans son chapitre sur les sanctuaires. Le livre de Louis Valcke, lui, illustre à merveille cette démarche.

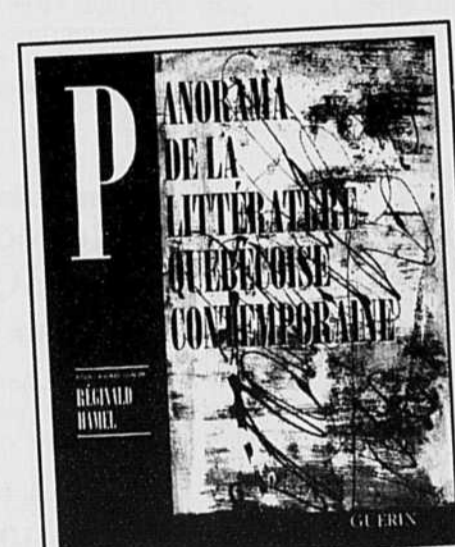
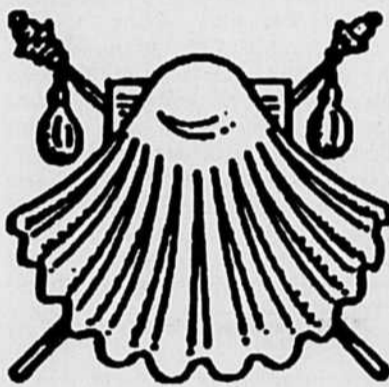
rosal@videotron.ca



Une volonté de lire les lieux comme des symboles



Robert Saletti



832 pages 39 \$

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE 1967-1997

Sous la direction de RÉGINALD HAMEL

COLLABORATEURS

- Andrés, Bernard, Université du Québec à Montréal
- Bellemare, Madeleine, CÉGEP de Saint-Laurent
- Bérard, Sylvie, Université de Toronto
- Blouin, Louise, Collège de Rosemont
- Boivin, Aurélien, Université Laval
- Dion, Robert, Université du Québec à Rimouski
- Dorion, Gilles, Université Laval
- Fortin, Nicole, Collèges de Limoilou et François-Xavier Garneau

- Fournier, Marcel, Université de Montréal
- Gagnon, Serge, Université du Québec à Trois-Rivières
- Godin, Jean Cléo, Université de Montréal
- Hamel, Réginald, Coordonnateur de cet ouvrage, Université de Montréal
- Laroche, Maximilien, Université Laval
- Le Blanc, Benoît, Radio CIBL-FM
- Legris, Renée, Université du Québec à Montréal
- Lemire, Maurice, Université Laval

- Leroux, Georges, Université du Québec à Montréal
- Lever, Yves, CÉGEP Ahuntsic
- Lord, Michel, Université de Toronto
- Moisan, Clément, Université Laval
- Nadeau, Vincent, Université Laval
- Paillé, Michel, Démographe au Conseil de la langue française
- Péan, Stanley, Université Laval
- Riendeau, Pascal, Université de Montréal

- Robert, Lucie, Université du Québec à Montréal
- Saint-Gelais, Richard, Université Laval
- Samson, Jacques, CÉGEP Maisonneuve
- Tétreault, Michel, Université Laval

GUÉRIN Montréal Éditions
4501, rue Davel
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: http://www.guerin.qc.ca
Courrier électronique: francel@guerin-editions.qc.ca

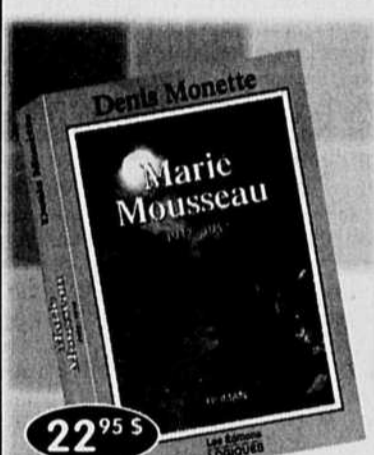
Les Éditions LOGIQUES

Denis Monette, romancier



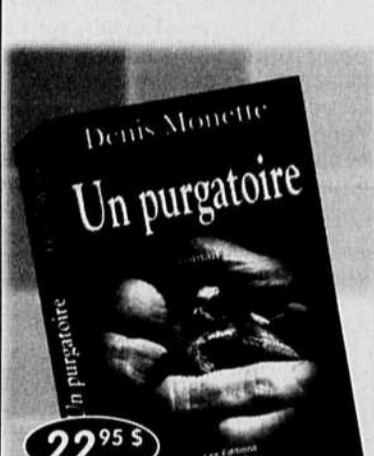
20 \$ 592 pages

Adèle et Amélie



22 \$ 544 pages

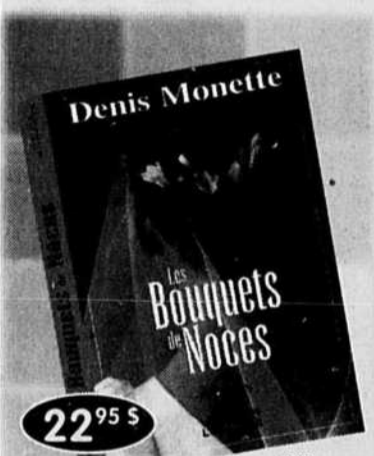
Marie Mousseau 1937-1957



22 \$ 352 pages

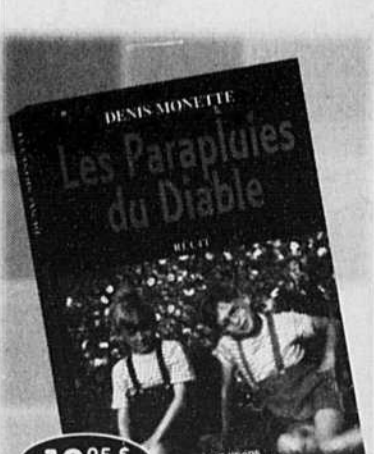
Un purgatoire

Un purgatoire



22 \$ 600 pages

Les Bouquets de nocces



18 \$ 346 pages

Les Parapluies du Diable

Distribution exclusive LOGISQUE
1225, rue de Condé
Tél.: 933-2225 Fax: 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

LIVRES

HISTOIRE

Revivre l'histoire Du Québec d'avant 1960 à Riel et aux Acadiens

GILLES LESAGE
LE DEVOIR

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC

Tome 4: de 1896 à 1960
Jacques Lacoursière
Septentrion, Québec
1997, 416 pages

Comme les précédents, le quatrième tome de l'histoire populaire du Québec, de Jacques Lacoursière, obtient un vif succès... populaire. Fort mérité.

De l'élection de Laurier à Ottawa, en 1896, à la mort de Duplessis, en 1959, ce vulgarisateur hors de pair nous fait un récit passionnant des petits et grands événements qui ont jalonné et modelé l'évolution de la province de Québec.

En une vingtaine de chapitres, avec des sources vives — notamment des articles de journaux, déclarations et discours —, il donne la parole aux principaux acteurs d'une époque qui, comme toutes les autres, a connu ses heures de gloire et de misère. De son style vif et alerte, le chroniqueur aguerri par trente ans de métier nous fait partager le plaisir qu'il éprouve, manifestement, à décortiquer, et à rendre compréhensible au profane, aussi bien la question scolaire que le problème linguistique, la conscription, d'une guerre à l'autre, les promesses solennelles non tenues, les tribulations du nationalisme et autres épisodes palpitants de notre «*épopée en Amérique*».

Ceux qui ont suivi la série télévisée de l'hiver dernier à Télé-Québec ou qui la verront cette saison à TVA trouvent dans ce tome, comme dans les précédents, beaucoup de plaisir à dénouer, avec le conteur-né qu'est M. Lacoursière, le fil d'une histoire bien plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Par exemple, si la période d'avant 1960 n'est pas exempte de petites et grandes noirceurs, elle n'est pas non plus le désastre total ou le cauchemar absolu que certains se plaisent encore à caricaturer. Pièces à l'appui, l'auteur en témoigne allégrement, sans prendre parti et sans faire la morale.

Ce qui ne l'empêche pas, comme quiconque connaît bien son sujet, de faire un peu d'humour ou de lancer quelques flèches bien ciblées. Par exemple, au terme d'une virulente dia-



Maurice Duplessis

tribe d'Henri Bourassa contre le premier ministre Laurier — en septembre 1910, à propos de la Loi de la Marine —, l'historien ne peut que conclure vivement: «*Vraiment, le grand Bourassa, le fondateur du Devoir, ne dédaignait pas faire appel à la démagogie pour [faire] mousser ses idées!*»

L'historien émérite Jean Hamelin, qui a épluché et préfacé ce quatrième tome, note que, fidèle à lui-même, Jacques Lacoursière ne se perd pas en longues considérations sur les transformations du pays réel et du pays symbolique. «*Il les évoque, y réfère, sans plus. Son projet est tout autre. Il préfère décrire comment ces transformations sont perçues et vécues au jour le jour, tant par les individus que par les groupes sociaux. Il utilise une méthode qu'il a bien rodée au fil des ans. Son récit, qui met en scène des personnages et des événements, s'appuie sur une trame rigoureusement chronologique... Autant de petites touches impressionnistes qui transportent le lecteur dans une autre époque et le font participer et vibrer à des événements, des conflits, des rêves qui ont façonné son présent.*»

«*Une ère nouvelle commence.*» Tels sont les derniers mots de ce quatrième et dernier tome, qui s'arrête à la mort de Duplessis, au moment où «*l'équipe du tonnerre*» de Jean Lesage s'appête à prendre le pouvoir. L'auteur relèvera-t-il le défi d'un cinquième tome qui raconterait la modernisation et l'affirmation du Québec? «*Ce serait beaucoup lui demander, note Jean Hamelin, avec raison. Souhaitons, cependant, que l'équipe du Septentrion ait l'initiative de publier une chronologie détaillée de la période contemporaine, qui serait une sorte d'annales de la mutation de la société québécoise.*»

En attendant, les auditeurs de la radio de Radio-Canada à Québec (CBV)

ont le privilège — le dimanche matin, de 7h à 9h — d'entendre l'historien Lacoursière développer avec vivacité les péripéties et les éphémérides de la petite histoire, celle qui tisse la grande, ou prétendue telle.

L'ACADIE, DE 1686 À 1784

Contexte d'une histoire
Naomi E. S. Griffiths
Traduction de l'anglais par Kathryn Hamer, Éditions d'Acadie
Moncton, 1997, 136 pages

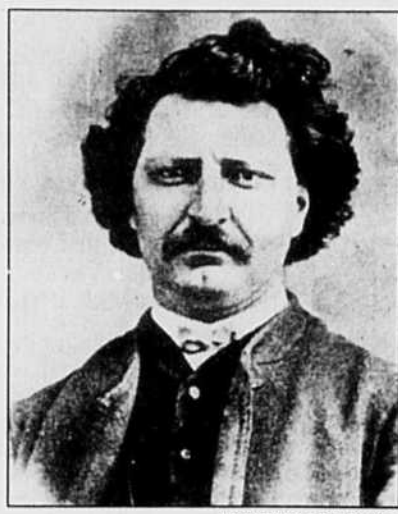
Voici la traduction d'un ouvrage, d'abord publié en anglais par McGill-Queen's University Press, qui mérite amplement d'être lu par tous ceux, et ils sont nombreux, qui s'intéressent à la survivance acadienne.

À l'évidence, la professeure Griffiths, de la Carleton University, a étudié avec une grande sympathie l'évolution étonnante de cette «*société distincte*» (pour reprendre l'expression qu'elle utilise elle-même). Cette monographie, issue de conférences publiques, soulève des questions essentielles, auxquelles elle apporte des réponses, sinon complètes, qui font du moins ressortir le cheminement singulier d'une communauté héroïque à tant d'égarés.

En ce qui concerne la Déportation en particulier, l'auteure démontre fort bien que les idées reçues tiennent plutôt de la légende que de l'histoire d'un peuple complexe et évolué. La politique anglaise, exécutée par le gouverneur Lawrence, visait non pas l'extermination physique des Acadiens mais la suppression de toute idée de communauté acadienne. «*En tant que société distincte, les Acadiens devaient disparaître au sens politique et civique, assimilés par la culture majoritaire.*»

Mais ce fier «*troupeau de réfugiés*» cherchait à être maître de son destin, malgré tout. Dès la fin de la proscription, en 1764, le peuple acadien amorça le retour d'exil et la reconstruction de sa communauté.

Émergence et survie qui forcent l'admiration. «*En terre lointaine ou dans le pays où elle prit racine, il m'est impossible d'oublier l'Acadie,*» conclut l'historienne qui, heureusement, poursuit ses recherches sur la création, par une poignée d'immigrés, d'une collectivité se reconnaissant comme «*acadienne*». À bientôt la suite, espérons-le vivement, de cette fascinante histoire, à laquelle aucun Québécois ne saurait rester insensible!



Louis Riel

RIEL

Une vie de révolution

Maggie Siggins
Traduction de l'anglais par Suzanne Bolduc
Québec/Amérique,
Montréal, 1997, 470 pages

Un saut à l'autre bout du Canada pour signaler la traduction d'un important ouvrage, fort bien documenté, sur l'aventure tragique du légendaire rebelle métis Louis Riel.

Il était important que cette œuvre, d'abord publiée en anglais en 1994, soit également disponible en français. Car elle apporte elle aussi — un peu comme Mme Griffiths pour les Acadiens — un éclairage nouveau qui dispose de bien des bobards et des vilénies sur le révolutionnaire manitobain.

«*On le ridiculise parce qu'il avait fait en sorte que le Manitoba soit inclus dans la Confédération en tant que province et parce qu'il prétendait que les autochtones avaient droit à une place distincte et équitable en Amérique du Nord.*»

«*Même le Québec, qui s'est beaucoup servi de Louis Riel pour ses propres ambitions nationalistes, ne l'a jamais totalement adopté. Il est resté pour les francophones une victime pathétique de la tyrannie du Canada anglais, exécuté injustement parce qu'il était fou. Ce n'est que récemment que notre société a commencé à retirer lentement ses œillères, à abandonner ses préjugés pour en arriver à comprendre, souvent avec choc et étonnement, que les cultures autochtones possèdent leur identité et leurs valeurs propres.*»

La réhabilitation de Riel est loin d'être complétée. Maggie Siggins y contribue puissamment, nous faisant découvrir «*un homme qui fut un véritable philanthrope, qui renonça au prestige et à la richesse pour combattre au profit des opprimés, qui mena une vie de révolution engagée même si ses instincts de conservateur et de dévot n'auraient pas dû naturellement le conduire dans cette direction.*»

«*Ce qui rend Riel si fascinant, c'est qu'il arrivait à composer à la fois avec la culture autochtone et avec celle des Blancs, et qu'il avait une vision des plus claires de la relation de sympathie et d'équité qui aurait pu exister entre les deux. Puissent les Canadiens réaliser un jour cette vision. C'est à Louis Riel que reviendra de droit le crédit de cette réalisation.*»

Nul n'est prophète chez lui. Mme Siggins rend justice au Che Guevara des Métis — assassiné par l'État parce qu'il faisait obstacle au développement foncier dans l'Ouest — ainsi qu'aux femmes de sa vie. À lire, même si la traduction me semble malhabile ou déficiente, à la lumière des revendications territoriales, d'une toujours brûlante actualité, des autochtones.

LITTÉRATURE
FRANÇAISE

L'amour d'une île

Gilles, le traducteur d'Orsenna,
rencontre Nabokov

DEUX ÉTÉS

Erik Orsenna
Fayard, Paris, 1997, 199 pages

GUYLAIN MASSOUTRE

Le début de l'automne est souvent teinté de nostalgie estivale. C'est le moment idéal pour apprécier *Deux étés*. Ce roman du royaume des eaux offre un double plaisir de lecture, une mémoire précise et un style humoristique, léger. C'est un bonheur de suivre Orsenna à l'île de B., sur ces «*deux morceaux de granit exigus rongés par les courants*». Laissez-vous envahir par le génie du lieu, caché dans la bourrasque et l'écume. Jusque dans l'épilogue, de cent manières il vous répètera: «*Imaginez la plus vaste des étendues bleues saupoudrées jusqu'à l'horizon de centaines de rochers roses entre lesquels glissent des voiles de toutes formes. Au loin, l'île principale, qui paraît verdoyante, veille sur cette grande famille à fleur d'eau...*» Vous êtes en vacances, au milieu des années soixante, dans un tranquille archipel breton, embarqués par des mots tendres pour éprouver une sensation de mer.

Dans ce petit paradis, comme le sont toutes les îles romanesques, se serrent quelques familles que le Continent oublie. Jusqu'au jour où débarrasse Gilles, un traducteur mélancolique, accompagné de nombreux chats. Il vient traduire *Ada ou l'ardeur*, un roman fameux de Nabokov, sur la commande de son éditeur, Arthème Fayard. Entre les habitants, les vacanciers et lui se noue une relation toute linguistique, métaphorique, car le traducteur, à l'égal d'un corsaire, prétend arraisonner l'anglais, jeter l'équipage du livre à la mer et en arracher le pavillon.

L'ouvrage d'Orsenna est un peu décousu. Mais on y goûte le temps qui passe, le mouvement des marées et la lumière changeante. La paresse féline qui s'est emparée du traducteur se communique au narrateur. La lenteur du récit favorise ainsi l'émergence de menus souvenirs désolants. L'humour y trouve sa place, dans l'élan de tendresse vers le passé. Par exemple, le portrait de Nabokov, assassinant le moral de ses traducteurs à coup de lettres incendiaires, vaut à lui seul la lecture. Il y a à quelques pages propres à consoler de leurs malheurs les valeureux traducteurs qui ne se sentent pas traités.

Les relations du traducteur avec l'éditeur ne manquent pas de piquant, elles non plus. *Deux étés* est d'ailleurs dédié à Jean-Bernard Blandenier, lui-même traducteur et agent littéraire de Fayard.

Ainsi, au clapotis des eaux agitées de la Manche se mêlent les drôles de mots qu'utilisent les liens. Le verbe est la richesse du terroir local, qui s'est forgé un idiome auquel chacun contribue sans rien troubler. Pour préserver l'équilibre, une retenue est de mise, et l'écriture d'Orsenna y consent. Afin que cette tour de Babel, ancrée au large du cap, ne soit pas noyée par la déferlante, jalouse de tant de liberté.

Travailleur de mer

Vue de cette Terre électorale des poètes, l'activité urbaine n'est qu'un brouhaha insupportable. Même le prix Nobel y prend l'allure d'une «*introuvable réclamation*», dont le traducteur est en sorte un maillon de la chaîne de production. Comment ne pas larguer les amarres, quand on goûte infiniment l'ardeur d'Ada, de Nabokov? Quelles délices de voir ses pages s'envoler, ricocher de trouvaillie en trouvaillie, rebondir avec la légèreté de son génie légendaire! Ces mots débridés ont le charme des voiles qui croissent, et Orsenna nous les fait observer.

Gilles travaille à oublier. Il sait que la traduction assassine. Détournant le geste, il préfère méditer. Et pour accroître son plaisir, il recueille avec application les données microscopiques nécessaires pour suivre en français le savoir encyclopédique du géant romancier. Avec l'ami aux socquettes blanches ou auprès de la voisine un peu ridicule, qui connaît le nom des plantes en anglais, il découvre le monde et reprend confiance en la vie. Il partage enfin sa passion: avec lui, «*l'île entière s'était mise à traduire Ada.*»

Ada, fille ardente de Nabokov, existe bel et bien. Avec un pied de nez à la génétique. Mais trouver l'âme errante n'est pas une mince affaire. Gilles l'intercesseur, le passeur de mots, est la cause d'un grand dérangement insolite. Il souffle sur l'île une fête, un vent fort et étrange qui se nomme Littérature. C'est un secret qu'à Bréhat (chut, Orsenna ne l'a pas dit), on soupçonne depuis toujours. Si la volage Ada, en troquant sa nationalité américaine contre la française, a pris l'allure d'un dossier gris que chahute le vent et trempent les embruns, elle est d'abord un ton, un style, une manière de sentir et d'aller. En elle, Orsenna trouve aussi un prétexte pour célébrer l'amitié.



SALON DU LIVRE ANCIEN



GRAND CHOIX DE LIVRES
ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS,
PREMIÈRES ÉDITIONS, BELLES
RELIURES, CARTES, ESTAMPES.

27 et 28 septembre 1997

Samedi: midi à 18h • Dimanche: 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA - BIBLIOTHÈQUE WEBSTER
Pavillon McConnell - 1400, boul. de Maisonneuve O.

LE DEVOIR

ADMISSION: 4,00\$
pour les deux journées

The Gazette

LE BOUQUINISTE

PIERRE CHAPUS

Livres anciens et d'occasion
Gravures

Philo - Littérature - Histoire Arts -
Canadienne

Les choix d'un libraire

ACHAT ET VENTE

2065, SAINT-DENIS

MONTRÉAL 842-9204

Centre de recherche en histoire de l'AMÉRIQUE FRANÇAISE

(Centre Lionel-Groulx)

- Lieu de mémoire, de recherche et de prospective
- Lieu d'information et de consultation (60 fonds d'archives, 32 000 ouvrages)
- Instrument de promotion de l'histoire nationale

Le Centre a un pressant besoin
de ressources nouvelles pour survivre

C'est une institution
unique en son genre qu'il faut sauver

Souscrivez aujourd'hui même à l'opération «SURVIE»
du Centre de recherche en histoire de l'Amérique Française

«Ils gardent l'avenir ceux qui gardent l'histoire» (Lionel Groulx)

Souscription à l'opération «SURVIE»

Nom:

Adresse:

Téléphone: Profession:

Contribution de: (chèque joint)

Établir les chèques à l'ordre de:

La Fondation Lionel-Groulx (Opération «SURVIE»)

261, avenue Bloomfield
Outremont (Québec) H2V 3R6

TÉL.: (514) 271-4759

N.B.: Les dons de dix dollars (10\$) et plus font l'objet d'un reçu officiel.

MÉDIASPAUL
DES
LECTURES
DE
QUALITÉ
EN VENTE CHEZ
VOTRE LIBRAIRE



Collectif
Nouvelles
176 p. - 7,95 \$

Six nouvelles sur le thème de la communication, écrites par six auteurs de la collection «Jeunesse-Pop»: Joel Champetier, Julie Martel, Yves Meynard, Francine Pelletier, Daniel Serminé et Jean-Louis Trudel.



Louise Lévesque
Mystère
160 p. - 7,95 \$

Guillaume a un problème que bien des gens lui envieraient: il vient de gagner deux millions et demi à la loterie. Comment toucher le magot sans partager avec le conjoint de sa mère, surnommé «le crapet»?



Louise Lévesque
Mystère
160 p. - 7,95 \$

Qui a enlevé Jean-François, le meilleur ami du nouveau millionnaire? Tous les indices pointent vers le vrai père de Guillaume... Mais Richard est-il coupable? Attention: quand Guillaume découvrira la vérité, sa vengeance sera terrible!



Jean-Louis Trudel
UN HIVER
À NIGELLE
Fantastique
160 p. - 7,95 \$

Hiver 1936. Deux adolescents de Nigelle, Berthiaume et Léon, se portent au secours d'une étrangère amnésique. Qui est Isabelle, d'où lui vient cette pette de la mémoire? Cela a-t-il un lien avec l'étrange antiquaire qui a peint son portrait?

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

ARTS ET SPECTACLES

Celluloid Closet. Ce documentaire américain d'il y a deux ans veut tracer un portrait de l'homosexualité dans le cinéma hollywoodien et des changements d'attitude survenus au fil des ans. Plusieurs vedettes participent au film.

Télé-Québec, 19h30

LA VIE EN VRAC

Le nouveau canal «du vécu» présente ce soir un documentaire que nous n'avons pas vu, filmé dans les bas-fonds des grandes villes indiennes et qui porte sur les eunuques. On nous avertit que les images risquent d'être dures.

Canal Vie, 21h

DIANA'S STORY: A ROYAL MARRIAGE

Aucune information particulière sur cette émission, mais les nostalgiques de Lady Di voudront y jeter un coup d'œil.

The Learning Channel, 21h

TÉLÉCINÉMA

Magazine de cinéma qui propose entre autres, ce soir, des entrevues avec le réalisateur John Woo et la réalisatrice Vera Belmont, qui s'est fait planter par la vedette principale de son film *La Marquise*, Sophie Marceau.

TV5, 21h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

(4) (The Celluloid Closet) É.-U. 1995. Documentaire de R. Epstein et J. Friedman. Survol des changements d'attitude face à l'homosexualité depuis le début du cinéma hollywoodien.

TQ 19h30

POETIC JUSTICE

(4) É.-U. 1993. Drame psychologique de J. Singleton avec Janet Jackson, Tupac Shakur et Tyra Ferrell. Une coiffeuse qui se remet difficilement de la mort de son copain se joint à une amie pour un périple avec deux postiers.

TQS 20h30

LE PETIT DIABLE

(4) It. 1988. Comédie fantaisiste réalisée et interprétée par Roberto Benigni avec Walter Matthau et Nicoletta Braschi. Après avoir exorcisé une femme, un prêtre est poursuivi par un jeune homme bizarre qui s'avère être un démon.

TVA minuit



ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD

(2) Fr. 1957. Drame policier de L. Malle avec Maurice Ronet, Jeanne Moreau et Georges Poujouly. Un homme machine un crime parfait et prévoit tout, sauf une panne d'ascenseur.

Canal D 0h30

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	Chapeau melon et bottes de cuir (16:00)	Jeune Indiana Jones	Le Téléjournal 9 Ce soir	C'est juste une farce!	Un Gars, une Fille	Baseball / Reds - Expos					Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22:57)	Cinéma / LE POINT CRITIQUE (5) avec Wesley Snipes, Dennis Hopper (23:19)	
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / SON ALIBI (5) avec Tom Selleck, Paulina Porizkova (16:00)		Le TVA	Cinéma / LA FAMILLE PARFAITE (6) avec Richard Karn, Mary Page Keller				Cinéma / VIBRATIONS (5) avec James Marshall, Christina Applegate			Le TVA	TVA Sports (22:55) / Loteries (23:14)	Cinéma / LE PETIT DIABLE (4) avec Walter Matthau (23:27)	
TQC	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Cinéma / DOT ET LE KANGOUROU (4) Dessins animés (16:00)	Il était une fois... les explorateurs	...courte échelle	Québec plein écran - Édition du week-end			Cinéma / DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE (4) Documentaire		Cinéma / SANS LA PEAU (3) avec Anna Galiena, Massimo Ghini			Québec plein écran - Édition du week-end (23:08)		
TOS	2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Les Hardy Boys	Habitation	Grand Journal (23) Hebdo Sports (17:40)	Le Chaînon manquant	Cinéma / BONJOUR TIMOTHY (5) avec Dean O'Gorman, Sylvia Rands			Cinéma / POETIC JUSTICE (4) avec Janet Jackson, Tupac Shakur			Le Grand Journal (22:52)	Box Office (23:22)	Cinéma (23:52)	
RDI		Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Simplement...	Jrnl du siècle	Monde ce soir	Cdn à Tokyo	Grands Reportages	Le Journal RDI	Entrée des...	Le Téléjournal	Compl. télé	Griffe	Cdn à Tokyo
TV5		Vins et...	Journal suisse	Olympica II	Thalassa	Journal FR2	Étonnant et Drôle				Télécinéma	Concert intime	Journal belge	Bon Week-end	
D		Goût du monde	Monde et Mystères / Possession	Arpents verts	...juste pour rire			La Vérité sur Lawrence d'Arabie	Biographies			Les Allumettes suédoises	Les Cordier... / 3615 Pretty Doll		
V		La Vie en vrac	Combat... chefs	Croque la vie				Des Histoires de famille	Vie en vrac / Les Eunuques			Jeux de société	Eros & Compagnie	Sports Safaris	
MP		1 X 5	SPAM	Cimetière	Fax			Box-Office	Perfecto			Concert Plus / Paul Weller	Musique vidéo	Bouge de là	Groove
MX		MusiMax Collection (13:50)		MusiMax Top 30				Grands Concerts / Claude Dubois	MusiMax Collection			Cinéma / LA JOYEUSE PARADE (5) avec Ethel Merman			
CF		Soeur volante	Radio Enfer	Chair de poule	Les Jules	Sport Académie	Joy. Naufragés	Premières fois							
TF		Scooby Doo	Poucette / Bienôt il pleuvra		Yogi l'ours	Cryptshow	Road Runner	Splat!	Le Zinzin...	Les Simpson	Capitaine Star	Patrouille...	Highlander	Les Simpson	Y'en a m're
RDS		Golf / La Coupe Ryder (12:00)		Homme... fort	Sports 30 Mag / Spécial hockey	Hockey / Canadiens - Blackhawks							Monde du sport	Sports 30 Mag	Superstars
6		World Gymnastics Championships		Saturday Report	Fashion File	East of Canada		National Geographic Special / Savage Garden		Cinéma / RASPUTIN (4) avec Alan Rickman, Greta Scacchi			Saturday Evening News	Cinéma / THE BUCCANEER	
8 (8) 13 (13)		Father... Basket.	Entertainment Now	Newsline	Regional...	Home Improv.	Cosby	Dr. Quinn, Medicine Woman		Total Security / Début		FX: The Series		CTV News	Nightline
12		Missing Children	World Championship Wrestling	Pulse	Country Prof.	Star Trek: Voyager		Neon Rider						Pulse / Sports	
GBL		Sports Special - Ryder Cup Golf (12:00)		Jake & the Kid	Inside Country	Transatlantic Sessions / Musical		Global Special: Best of Bobby Orr		Early Edition		The Practice		Inside Country	Sat. Night Live
24		Wishb. (16:00)	Runaway Bay	Round the...	Escape...	Discworld		National Geographic		Cinéma / JAWS (3) avec Roy Scheider, Richard Dreyfuss		Conv. (22:10)	Cinéma / SUGARLAND EXPRESS (4) avec G. Hawn		
8		College Football / Notre-Dame - Michigan (15:30)				Wheel of... Jeopardy		C-16		Total Security		The Practice		News	Psi Factor
13						News Pub									Roseanne
22						Star Trek: Deep Space Nine								Baywatch	
3		College Football / West Virginia - Miami (15:30)				News	Mad About You	Dr. Quinn, Medicine Woman		Early Edition		Walker, Texas Ranger		News	E.T. this Week
8						Wheel of... Jeopardy									Pub
10		NBC Golf / Ryder Cup (12:00)		News	NBC News	Jeopardy	Wheel of... Inside Edition	Siskel & Ebert		National Geographic		Cinéma / DROP ZONE (5) avec Wesley Snipes, Gary Busey			Saturday Night Live
33		People Near	Antiques Roadshow	The Lawrence Welk Show	Mulberry	...Being Served	Keeping Up...	No Place Like...		Austin City Limits / Wynonna		Cinéma / THE FOUR HUNDRED BLOWS (2)		On Tour (23:40)	
57		Journeys (16:00)	Washington...	Wall Street...	N.Y. Week	Inside Albany	The Editors	McLaughlin Gr.	As Time Goes	Keeping Up...	Chef!	Faith... Future	Red Dwarf	Sessions at West 54th	On Tour
MM		VideoFlow (14:30)	Backstreet Boys	MuchMegaHits	R.S.V.P.		Fax	Pop-Up Video		Big Ticket / Peter Gabriel		VideoF. (22:05)	Fax	Beavis & Butt-Head	
TSN		...boating (16:00)	Boxe / Scotty Olson - Jack Russell	Sportsdesk	Baseball / Expos - Reds									Sportsdesk	

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

GRAND PRIX DU LUXEMBOURG

La saison de Formule 1 achève, Jacques Villeneuve est à un point du meneur au championnat, bref, on peut supposer qu'un grand nombre de Québécois surveilleront cette importante course dimanche.

Réseau des sports, en direct à 8h;

Radio-Canada, résumé à 15h30

DE BOUCHE À OREILLE

Le nouveau magazine culturel de Radio-Canada, qui veut faire le tour de l'actualité culturelle en 90 minutes.

Radio-Canada, 13h30

FORT BOYARD

Je sais bien, vous êtes tannés d'en entendre parler, vous n'en pouvez plus, mais bon, il fallait bien le mentionner: dernières occasions de voir Marie-Soleil Tougas...

TVA, 19h

AU-DELÀ DES APPARENCES

Denyse Bombardier tient un débat sur le sacré, et rencontre le cinéaste Pierre Falardeau, ainsi que l'auteure Monique Larue.

Radio-Canada, 22h25

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

BYE-BYE

(4) Fr. 1995. Drame de mœurs de K. Dridi avec Sami Bouajila, Ouassini Embarek et Sofiano Mammeri. Un jeune Parisien d'origine tunisienne recherche son frère cadet qui s'est enfui à Marseille.

TQ 19h30

JEFFERSON À PARIS

(4) Jefferson in Paris É.-U. 1995. Drame biographique de J. Ivory avec Nick Nolte, Greta Scacchi et Thandie Newton. A la fin du XVIII^e siècle, l'ambassadeur américain à Paris s'adonne aux plaisirs de la cour et courtise l'épouse d'un peintre anglais.

SRC 19h30

PRÉSIDENT D'UN JOUR

(4) (Dave) É.-U. 1993. Comédie satirique de I. Reitman avec Kevin Kline, Sigourney Weaver et Frank Langella. Victime d'une crise cardiaque, le président des États-Unis est remplacé par un sosie qui finit par se prendre au jeu.

TVA 20h



OMBRES ET BROUILLARD

(3) (Shadows and Fog) É.-U. 1991. Comédie réalisée et interprétée par Woody Allen avec Mia Farrow et John Malkovich. Dans une ville d'Europe centrale, un modeste employé est enrôlé à son corps défendant par des citoyens à la recherche d'un étranger.

SRC 1h30

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	Grand Prix du Luxembourg (15:30)	Zap	Le Téléjournal 9 Ce soir	Découverte			Cinéma / JEFFERSON À PARIS (4) avec Nick Nolte, Greta Scacchi				Le Téléjournal	Au-delà des apparences (22:27)	Sport (23:27) / Cinéma / OMBRES ET BROUILLARD (3) (23:45)	
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / ARIZONA JUNIOR (3) avec Nicolas Cage, Holly Hunter (16:00)		Le TVA	Un Monde de chiens	Fort Boyard			Cinéma / DAVE, PRÉSIDENT D'UN JOUR (4) avec Kevin Kline, Sigourney Weaver			Le TVA	TVA Sports (22:55) / Loteries (23:14)	Vins et Fromages (23:21) / Pub (23:50)	
TQC	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Quelles drôles de bêtes	Carmen Sandiego	Science-fiction	Pignon sur rue	Le Roman de l'Homme	Plaisir de lire	Cinéma / BYE-BYE (4) avec Sami Bouajila, Ouassini Embarek		Cinéma / LE CHÈNE (2) avec Maia Morgenstern, Razvan Vasilescu			Histoires de musées (23:23)	On n'est pas né... (23:53)	
TOS	2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Passion plein air	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Hercule		Accès interdit	Méchant Malade		Cinéma / UNE LIGUE EN JAPON (5) avec Geena Davis, Tom Hanks			Le Grand Journal (23:46)		
RDI		Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Yalta à Berlin	Cdn à Tokyo	Enjeux Plus	Grands Reportages	Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	...Pacifique	La Facture	
TV5		Sous... (15:30)	Journal suisse	Bourlingueur	École des fans / Téléjournal	Journal FR2	Bons Baisers d'Amérique	Bouillon de culture		Temps présent (21:35)	Journal belge	Heures chaudes de... (23:15)			
D		Biog. (16:00)	La Vérité sur Lawrence d'Arabie	Arpents verts	Chercheurs...			Mystères de la Bible / Les Anges	Biographies / George Washington	Jazz: Pat Metheny			Cinéma / J.A. MARTIN... (3)		
V		La Vie en vrac	Combat... chefs	Croque la vie			Point de vue	Focus	Sp. Dimanche / Visions de l'enfer	Victoire	Ailleurs sur terre	Diagnostic		Fête des bébés	
MP		Musique vidéo (16:00)		Cimetière	Fax			Best of Music Video Awards		Québec Plus				Spéciaux	
MX		MusiMax Collection (14:00)		Tendances Jazz			Mouvements classiques	Cinéma / LA JOYEUSE PARADE (5) avec Ethel Merman		Grands Concerts / Claude Dubois				MusiMax Collection	
CF		Soeur volante	Ma sorcière...	Les Aventures de Sinbad	Chahut Bahut	Joy. Naufragés	Premières fois								
TF		Scooby Doo	Ivanhoé	Robin des bois	Barbe rouge	Yogi l'ours	Cryptshow	Road Runner	Capitaine Star	Le Zinzin...	Les Simpson	Image par image	Highlander	Les Simpson	Cadillacs...
RDS		La Formule Indy / California 500 (15:00)				Sports 30 Mag	Miss Olympia en forme	Football / Eagles - Vikings						Sports 30 Mag	Mag. olympique
6		CFL Football (14:00)	World Gymnastics Championships	Road to Avonlea			Cinéma / TOY STORY (3) Dessins animés		Wind at My Back	Cinéma / LIFE & TIMES			Sunday Report	Sports Late Night	
8 (8) 13 (13)		Cinéma (15:00)	Seventh Heaven	Newsline	Home. Cafe		Due South	Men...Badly	Jenny / Pilote	CTV Special / September 1972			CTV News	Nightline	
12		Wine & Cheese	Inside Track	Fashion TV	Pulse	Travel, Travel		Touched by an Angel						Pulse / Sports	
GBL		Ready or Not	Simpsons	Global News	Heart of...	Sportsline	60 Minutes	Simpsons	King of the Hill	X-Files	The Outer Limits		Global News	Sportsline	
24		Imprint (16:00)	Leaving Home	Dialogue	Cinéma / BARBARY COAST (4) avec E. G. Robinson		Ballykissangel		The Crow Road	Cinéma / BLUE MURDER (1/2)			A. Gregg (23:45)		
8		Cinéma / LIBERACE (6) avec A. Robinson (16:00)		News	ABC News		Cinéma / TOY STORY (3) Dessins animés		Cinéma / TWO CAME BACK avec Melissa Joan Hart, Jonathan Brandis				News	Pub	
13		Pub (13:30)		ABC News	M*A*S*H								The Entertainers		
22				ABC News	Sunday News	Seinfeld	60 Minutes	Touched by an Angel		Cinéma / GET TO THE HEART: THE BARBARA MANDRELL STORY avec Maureen McCormick			Pensacola: Wings of Gold		
3		Cinéma / THE KING OF NEW YORK (5) (16:00)		Sunday News	Seinfeld								News	Xena	
8		Cinéma / SHATTERED (3) avec Tom Berenger (16:00)		News	Sunday News										
10		NFL Football / Jets - Bengals (16:00)		Siskel & Ebert	NBC News	News	Dateline NBC	Men Behaving Badly	Jenny	Cinéma / CLONED avec Elizabeth Perkins, Alan Rosenberg			Viper	News	Extra... (23:35)
33		Financiel...	The World of National Geographic	Full Circle with Michael Palin	Eyewitness	Naturescene	Nature / Spirits of the Forest	Sister Wendy's Story of Painting		Cinéma / STEEL MAGNOLIAS (4) avec Sally Field, Dolly Parton					
57		Upstairs (16:02)	Healthweek	Travels Europe	Money Hunt	Financial...	All Creatures Great and Small	James Stewart: A Wonderful Life		Cinéma / MADE FOR EACH OTHER (4) (22:15)					
MM		Fax	R.S.V.P.	MuchMegaHits	Combat des clips		Classic Albums	1997 MTV Movies Awards					MuchEast		
TSN		Auto Racing	Auto Racing / California 500				Football / Eagles - Vikings						Sportsdesk		

LES ARTS

EXPOSITIONS

Un artiste majeur de ce siècle

La rétrospective Rauschenberg au Musée Guggenheim

MAURICE TOURIGNY

New York — La cloche a sonné la rentrée à New York et c'est le Musée Guggenheim qui rappelle son public le premier avec le lancement de la saison en arts visuels: une gigantesque rétrospective consacrée à l'œuvre variée de Robert Rauschenberg. Les conservateurs Walter Hopps et Susan Davidson ont réuni 400 œuvres de tout médium qui occupent les deux maisons du Guggenheim, le building de la 5e Avenue et celui de Broadway à Soho.

L'entreprise est de taille puisqu'elle couvre 50 ans de création de l'un des artistes les plus connus de l'époque et

l'un des œuvres les plus diversifiées: photo, peinture, sculpture, installations, vidéo, chorégraphies et performances, dessin, lithographie, collage, etc. Rauschenberg touche à tout et la collection entend tout nous montrer, jusqu'au 7 janvier, avant de voyager à Houston, à Cologne puis à Bilbao, dans le tout nouveau Guggenheim de l'architecte Frank Gehry.

Walter Hopps, conservateur à la Menil Collection de Houston et spécialiste de Rauschenberg, avait monté en 1992 une resplendissante exposition des œuvres de jeunesse de Rauschenberg, qui illustrait la base, les fondations esthétiques et thématiques du cofondateur du pop art.

Avec cette nouvelle exposition, Hopps et sa cocuratrice réitérent le tour de force en choisissant les meilleures œuvres de chaque période et en établissant une collection «définitive», qui demeurera incontournable dans l'étude de l'artiste.

Créateur des plus prolifiques, Robert Rauschenberg, qui aura 72 ans le 25 octobre, se situe à une intersection passionnante de l'histoire de l'art. Ses influences sont nettes, ses premiers pas artistiques tiennent de l'exploration quasi pionnière.

Les œuvres de jeunesse

Dès 1949, Robert Rauschenberg, après un séjour à Black Mountain College où il se lie d'amitié avec John Cage, signe les premières œuvres significatives de sa production. À la mode du jour, ces premiers tableaux sont clairement inspirés de l'expressionnisme abstrait de l'École de New York. Les *Black Paintings*, les *Red Paintings* et les *Gold Paintings* portent la marque indéniable des peintres de la génération qui précède Rauschenberg.

En concurrence avec cet emportement de l'abstraction, on trouve aussi chez Rauschenberg les traces du surréalisme; on reconnaît à coup sûr dans les *Blueprints* du jeune Texan les «rayogrammes» de Man Ray. Rauschenberg crée aussi des boîtes sous verre dans lesquelles il place des objets trouvés, des morceaux extraits de leur tout, etc. d'une manière proche de celle de Joseph Cornell. On trouve aussi chez Rauschenberg un certain goût pour l'ironie et l'humour qui n'est pas sans rappeler le sens de l'absurde des dadaïstes et des surréalistes français.

À la même époque, Robert Rauschenberg peint une série de toiles de grand format intitulées *White Paintings*, où le support est uniformément couvert de peinture blanche et où les panneaux sont agencés à la verticale. Nous sommes en 1951, personne n'a encore parlé de minimalisme, mais voilà que Rauschenberg dépouille son art au

point de n'y laisser que l'absence, le blanc intégral.

Les années de jeunesse de Rauschenberg sont capitales; son art de 1949 à 1954 contient déjà l'essence de 50 ans de création: fascination pour le passage du temps, pour le temps arrêté, pour la place de l'homme dans ce continuum, pour le glissement de la lumière qu'il explore dans sa très belle et trop sous-estimée photographie. Les débuts de Rauschenberg sont empreints de poésie, d'évocations surprenantes et abstraites, de réflexions prenantes sur notre monde et la place que nous nous y donnons.

Le temps de l'avant-garde

Après des séjours en France et surtout en Italie où il crée un lien fort avec Cy Twombly, Rauschenberg vient s'installer à New York. Les années 50 voient le nom de l'artiste associé à l'avant-garde artistique new-yorkaise: il travaille tour à tour avec les chorégraphes Paul Taylor et Merce Cunningham, il solidifie son association avec le compositeur John Cage, il s'associe à Jasper Johns dans une entreprise de design de vitrines pour les grands magasins. Cy Twombly, le compositeur Morton Feldman, le poète Frank O'Hara et l'artiste Susan Weil, brièvement mariée à Rauschenberg et mère de son fils Christopher, évoluent dans les mêmes cercles qui verront la naissance des galeries de Betty Parsons et de Leo Castelli.

Vers 1954, Rauschenberg amorce une partie de son œuvre qu'il appellera ses «combines», puisqu'il s'agit de la combinaison de divers éléments, d'objets, de sculptures et de peintures en un tout. Au même moment, il commence à utiliser le procédé de la lithographie, incorporant à ses toiles les images véhiculées dans la presse et des photos d'œuvres d'art des maîtres du passé.

À la poésie abstraite des œuvres de jeunesse, Rauschenberg oppose l'image immédiatement déchiffrable; les images du président Kennedy et de la Joconde côtoient celles d'astronautes, de la statue de la Liberté et de scènes urbaines. De lecteur rapide, et de fabrication



ED CHAPPELL, DOROTHY ZEIDMAN - © ROBERT RAUSCHENBERG, VAGA, NEW YORK
Ci-dessus, *Able Was I Ere I Saw Elba II* (collection de l'artiste, ci-contre), et *Persimmon* (en bas), deux des œuvres de Robert Rauschenberg présentées au Musée Guggenheim jusqu'au 7 janvier.

rapide, ces peintures par lithographie deviennent la signature de Rauschenberg. On ne peut manquer de déceler la minceur d'un grand nombre de ses œuvres dont tous les musées de la planète possèdent bien des exemplaires. Si certains y voient l'âge d'or pop de Rauschenberg, d'autres y trouvent un abandon à la facilité et peut-être aussi les pressions d'un marché en boom avide d'images séduisantes pour une nouvelle clientèle bien nantie.

L'époque minimaliste

Si Rauschenberg garde dans son vocabulaire cette technique lithographique, il n'en continue pas moins d'explorer d'autres allées et de regarder périodiquement du côté de l'abstraction, comme dans cette belle série des années 75 qu'il intitule *Jammers*.

Les «jammers» tiennent du minimalisme en vogue à ce moment et sont constitués de rectangles de soie de couleurs vives disposés autour d'un

seul élément solide. Contrastes d'un bâton qui semble soutenir les pièces de soies cousues et qui leur confère la tridimensionnalité. Ces «jammers» retiennent les leçons des œuvres de la toute première période: évocation, poésie, abstraction.

Cette célébration de Rauschenberg voit la publication d'un impressionnant catalogue monumental aux essais variés de Rosalind Krauss, de la chorégraphe Trisha Brown, du danseur Steve Paxton et de quelques autres collaborateurs de Rauschenberg.

Si l'œuvre de cet artiste est inégal et contient des instants de faiblesse, sa place occupée dans l'art américain demeure de tout premier plan. Comme Rauschenberg le disait la semaine dernière à l'ouverture de la rétrospective: «L'intention est la présentation de l'évidence»; au même titre que Warhol et Johns, Rauschenberg nous invite à regarder le monde que nous avons construit autour de nous et à y trouver la folie et la beauté.

DAUDELIN

Découvrez l'œuvre d'un pionnier de la sculpture contemporaine québécoise et de l'art intégré à l'architecture. Plus de 190 peintures, sculptures, dessins, gouaches, gravures, objets d'art décoratif, marionnettes et maquettes pour des projets d'art public. Des œuvres réalisées par Charles Daudelin entre 1940 et aujourd'hui.

Petits bronzes créés par Charles Daudelin en vente exclusivement à la Boutique du Musée.



Charles Daudelin, Femme accroupie, 1947. Bronze, 59 x 67 x 37 cm. Coll. Musée des beaux-arts du Canada.

Du 24 septembre 1997 au 15 février 1998

MUSÉE DU QUÉBEC

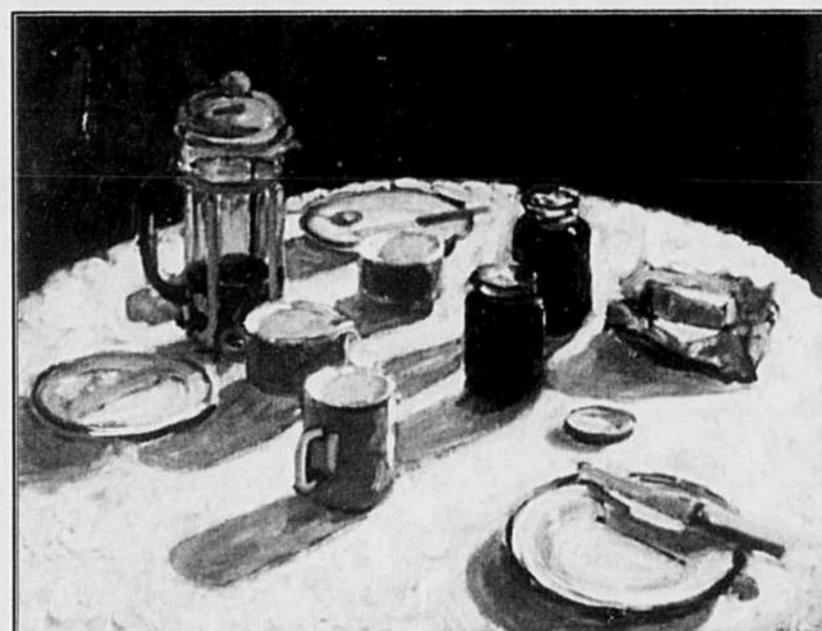
Parc des Champs-de-Bataille, Québec

Cette exposition est présentée grâce à une contribution financière du ministère du Patrimoine canadien (Programme d'aide aux musées).

Heures d'ouverture: Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45; le mercredi de 11 h à 20 h 45. Droits d'entrée: 5,75 \$ (ainé); 3,75 \$ (étudiant); 2,75 \$; moins de 16 ans: gratuit

Renseignements 643.2150 <http://www.mdq.org>

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.



«Petit déjeuner en plein air»

huile sur toile 21 1/2" x 28 1/2"

EXPOSITION
JOSEPH PLASKETT
DU 29 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL (514) 288-7306



Hôtel du Parc LE DEVOIR

Ministère des Affaires étrangères de France
Ministère des Relations internationales du Québec

Définitions de la culture visuelle III

Art et philosophie

13 invités prestigieux: Philip Armstrong, Olivier Asselin, Florence de Méredieu, Georges Didi-Huberman, Éliane Escoubas, Alain Fleischer, Suzanne Foisy, Michael La Chance, Stephen Melville, Christoph Menke, Louise Poissant, Rainer Rochlitz, Jean-Philippe Uzel

IMPORTANT COLLOQUE FRANÇAIS au Musée d'art contemporain de Montréal 16 au 18 octobre 1997

Inscription: 25 \$ (étudiants: 10 \$) traduction simultanée

Date limite d'inscription: 3 octobre

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal
Renseignements — téléphone: (514) 847-6253
télécopieur: (514) 547-6290



LA FONDATION
Félix-Leclerc

campagne
souscription

La Fondation sollicite votre appui pour la réalisation de différents projets et accepte vos dons à:

LA FONDATION FÉLIX-LECLERC
C.P. 2697, Terminus Québec,
G1K 8H3

Téléphone: (418) 990-0414

LES ARTS

ARTS VISUELS

Visuel interactif

Des installations déposées dans les monobandes

BERNARD LAMARCHE

La troisième Manifestation internationale Vidéo et Art électronique (MIVAE) n'est pas seulement l'affaire des monobandes. On y présente certes des bandes seules, qui flirtent avec le genre cinématographique (bien que la vidéo ait une facture propre), mais la Manifestation partage aussi son royaume avec l'installation vidéo sous toutes ses formes. Sept installations permanentes présentées (sauf une, à l'extérieur) dans une des antichambres des Foulons électriques, une sélection éclectique qui établit entre les œuvres une série de recouplements bien ciblés, permettent de poser une réflexion sur les notions que sont l'interactivité, la technologie et le visuel.

Seule installation présentée hors les murs des Foulons, le projet du Collectif Arkhé et de Blair Taylor se présente sous plusieurs formes et dans trois sites (l'entrée-terrasse des Foulons, un terrain vague adjacent et un site web). Pour ce qui est de la portion à l'entrée de l'établissement underground, on a immergé dans un bassin des haut-parleurs qui réagissent au contexte urbain. Animée par les ondes sonores brisant le calme de la surface du liquide, l'installation, en se fondant à l'invisible mais tangible environnement sonore urbain, se moule à l'invisibilité des cybercities, en n'offrant de visuel que la très séduisante vibration du plan d'eau.

À l'intérieur, six autres installations vous attendent jusqu'à lundi. Il y a celle d'Orlan (*Le Devoir*, 24 septembre 1997). Pour ce qui est des autres, celle du Cubain Raúl Cordero présente un dispositif ingénieux qui détourne le manque de moyens technologiques et financiers à sa disposition: la version pauvre d'un mur d'écran télévisuel. Une large fresque suspendue dans les airs affiche les planches contacts de photographies d'un moniteur vidéo prises à profusion. L'autre œuvre cubaine, du duo Ordo Amoris, plus littérale, écrase des vestiges de la communauté russe (un vieux appareil télé) la somme des écrits de Lénine. On y traite de véhicules idéologiques, avec la métaphore des montages russes (à l'écran) pour aborder la situation culturelle de ce pays.

Mode ludique

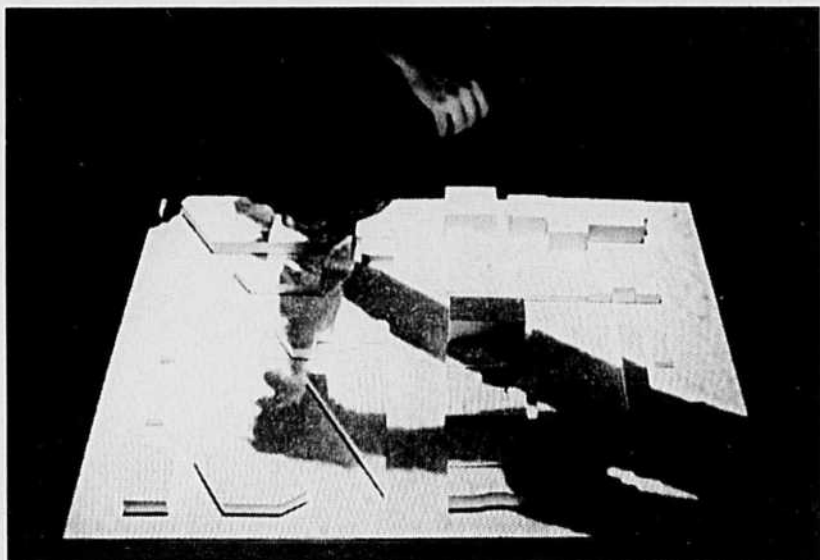
Plus loin, on retrouve l'installation de Daniel Jolliffe, de Vancouver, qui tranche avec l'acceptation convenue de ce qu'est l'interactivité, trop souvent réduite à l'action de la main. Une petite plate-forme circulaire au sol, sorte de piédestal mouvant, devient le déclencheur qui actionne à distance une demi-ovale articulée. Jolliffe parvient à faire sur un mode ludique ce que d'autres, on pense ici à Jana Sterbak, ont réussi à faire sur des registres d'affects beaucoup plus dramatiques. Le corps est contrôlé malgré lui

par les conditions de l'environnement que le visiteur accepte de modifier. Ici, cette dépendance se joue sous le mode du jeu. Sous un autre mode d'interactivité, *Inside a portrait*, l'œuvre de Madelon Hooykass et de Elsa Stansfield, qu'on avait vue au Musée Redpath la saison dernière, présente un théâtre cubique de toiles blanches suspendues. Cette enceinte sert d'écran à une bande vidéo, le portrait poétique d'une femme, diffractée par une plaque de métal qui en coupe le faisceau de projection et en double l'image, sorte de mobile livré aux flots d'air provoqués par les déplacements des visiteurs. Si on rapproche cette œuvre de celle de Jolliffe, on a droit à deux exemples éloquentes d'un rapport à l'interactivité autrement formulé.

Dans une petite salle en retrait, au fond, l'œuvre d'Andreas Hintermaier déploie un dispositif simple, mais d'une belle efficacité. Au sol, sur une maquette qui représente les environs des Foulons électriques, Hintermaier projette une bande de 12 minutes, exclusivement composée d'images puisées à même la réalité montérialaise. Par des jeux habiles d'une caméra qui se promène à la manière d'un flâneur, l'artiste allemand parvient à redonner un sentiment de l'espace très net, modulé tant par la superposition du fantôme de la grille urbaine à la géométrie instable de la maquette que par la bande son qui reprend, légèrement transformées, les sonorités spécifiques des lieux. Amplifiés, doublés, ces sons accompagnent la marche virtuelle que la bande vidéo propose et augmentent la spatialité des sites visités, retirée par la captation vidéo. Une des œuvres les plus fortes de la sélection, en même temps que très sensible.

À surveiller

Cette fin de semaine de programmation promet beaucoup au MIVAE. Dimanche en fin d'après-midi, à 18h30, on présente le volet «Nouvelle vidéographie québécoise», avec entre autres des œuvres de Marc Fournel, Guillaume de Fontenay (une chorégraphie de corps en friction aux images troubles), du très exploratoire Jean-Sébastien Denis (*L'Organe mystique*) et de Sébastien Pesot, de plus en plus en vue dans ce milieu de la vidéo. Sinon, samedi, respectivement à 17h et à 19h, les très complémentaires programmes «Voir le voir» et «Les Incertitudes du corps» visitent des sujets controversés que sont l'érotisme, la pornographie et l'intégrité physique du corps, le sadomasochisme et le *safe-sex*. À voir particulièrement la captation d'une performance éprouvante de Stelarc, qu'on connaît peu ici. *Copenhagen Suspension*, montre l'artiste se faire suspendre à 40 mètres du sol par des hameçons agrippés à sa peau. Aussi, le suffocant *A Breath Hush* de Bea de Visser, où on accompagne un nageur dans des profondeurs qui semblent abyssales. Saïssant!



The Breath of Buildings, installation vidéo et sorore de Andreas Hintermaier

SOURCE CHAMP LIBRE

De l'incompétence du regard

Des œuvres font obstacle à la consommation rapide des œuvres d'art

LUCIE DUVAL

Galerie Circa
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 444, jusqu'au 4 octobre

BERNARD LAMARCHE

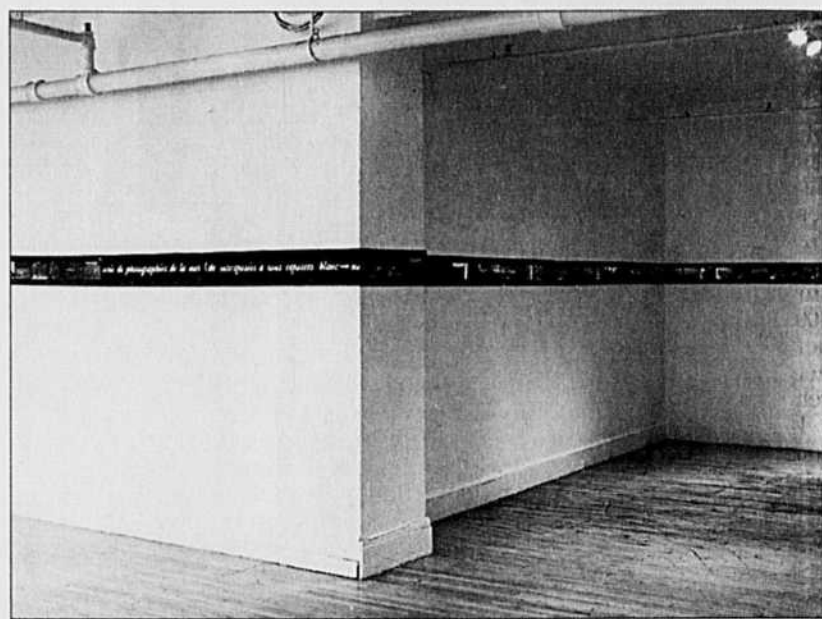
Le moins qu'on puisse dire, c'est que, lors des deux dernières années, l'artiste montréalaise Lucie Duval a été fort occupée. Pour elle, les expositions se succèdent à un rythme plus que soutenu: *Vox (25 images/secondes, photographies détournées, 1995)* et *Christiane Chassay (La Dame à la licorne, 1994)* en 1996, en solo; *Circa (Instants ratés et Instants saufs)* et re-Christiane Chassay (*Trois Petits Mots*), en groupe, l'an dernier. Cette saison, on la verra encore beaucoup: re-Circa en ce moment, avec l'intégrale des *Instants ratés*, et elle sera du nombre des artistes retenus par le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) et son conservateur Réal Lussier pour l'exposition *De fougue et de passion*, qui sera inaugurée le mois prochain. Voilà pour l'emploi du temps.

Dans le cadre du Mois de la photo à Montréal, Duval s'est emparée de tout l'espace de la vaste galerie afin d'y installer une frise d'images continue qui circule le long de chacun des murs, encerclant les visiteurs au centre d'un ruban narratif. On peut suivre les tribulations d'un voyageur masculin, sous le couvert — on dit de même pour l'anonymat — de trois écritures, toutes aussi fuyantes les unes que les autres. Une première, constituée de la suite serrée des images légèrement agrandies de la pellicule filmique, qui décline en images le récit du personnage. Une seconde, en un braille illisible pour le non-voyant, marquée à même le négatif, réduite à des trouées blanches, qui mine la lisibilité de la première, relate la véritable histoire de cet homme, les raisons de ses déplacements, qu'à moins d'être un voyant capable de lire le braille nous ne connaissons pas.

Comme des notes d'atelier, la troisième écriture, cursive, se superpose candidement aux autres, livrant l'histoire de l'œuvre, sa genèse pour ainsi dire, un récit parallèle qui se substitue à la seconde écriture et qui se présente comme si elle lui précédait (*«La demande est spéciale, mais j'obtiens quand même ce que je veux. Cependant, il a fallu expliquer de long en large ce projet d'exposition. Il faut parfois savoir séduire.»*). C'est ainsi que s'installe le dialogue entre la meneuse de jeu et son personnage.

Ralentir la lecture

Comme plusieurs des œuvres antérieures de Duval, sans jamais céder au calembour facile, le recours au texte travaille une donnée singulière, à savoir un ralentissement de l'image, de sa «lecture». Un des enjeux consiste à résister à la consommation rapide des œuvres d'art. Premier point d'entrée dans l'œuvre, objet exclusivement pensé en fonction de ce qu'il livre un à un les secrets de ses protagonistes, le roman-photo est attaqué de toutes parts par les écritures qui le



Vue d'une partie de l'exposition *Instants ratés*, de Lucie Duval

ROBERT PELLERIN/LES ZORROS

Le Mois de la photo à Montréal

rongent. Jouant d'effets opacifiants, sortant des registres affectifs qui font la popularité des romans-photos, l'écriture relocalisée sur la pellicule même retire son caractère donné au récit, habituellement aussitôt lu que jeté. Les inscriptions flottant précieusement sur la bande poussent le regard à achopper, à se ruiner sur la multiplicité des écritures et des voix qui viennent à lui. Ces dernières forgent une histoire dont les multiples encoignures à la fin ne trahiraient jamais leurs secrets.

La lecture des textes devra se doubler, le spectateur focalisant tour à tour sur l'une ou l'autre des écritures, incapable d'en considérer efficacement la totalité d'un coup d'œil. Ainsi le regard s'incarne à même le parcours du spectateur le long des murs, activant du coup un rapport au regard passant par la tactilité. Il faut voir les rictus des visiteurs qui, longeant le mur pour lire l'œuvre, collent à sa peau comme le doigt de l'aveugle caresse les pointillés du braille. Ce rapport, inscrit exclusivement dans une proximité forcée, fait du visiteur l'exact opposé du flâneur. L'œuvre lui

impose un rythme, un parcours, et se joue de lui à sa guise, lui faisant même reprendre plusieurs fois une fin qui n'arrivera pas, l'œuvre fonctionnant par circularité.

Car une quatrième écriture intervient rapidement, qui s'immisce dans ce que Duval nomme des «silences». Ces battements ne sont pas moins manipulés: ils ouvrent encore plus l'œuvre, laissant planer le doute qu'il ne s'agit peut-être encore une fois que d'un fragment de l'aventure, qu'ils laissent sans fin (on se souvient des fragments présentés à Circa l'an dernier). «Au début, j'avais pensé au titre», «Rajouter la fin provisoire du roman-photo où laisser d'autres silences», «L'histoire se poursuit d'une manière où d'une autre». Ces dernières propositions (impossible toutefois de douter un peu de leur pertinence, vu leur caractère essentiellement pragmatique) se distinguent des autres dans la mesure où elles se situent au seuil de ce projet singulier. Similaires aux notes d'atelier, elles signalent au lecteur la structure du dispositif qu'il est en train de parcourir, sa fin ratée, les possibilités des choix que l'artiste aurait pu faire, etc.

La systématisation d'un procédé nous fera toujours lever le sourcil. Duval a en ce sens réussi à éviter le piège de la redite, imaginant un dispositif à l'opposé du spectaculaire, plus proche d'une sincère intimité. À déployer les livres, à dérouler les phrases, Duval désigne bellement, on l'a déjà dit, «l'incompétence du regard». De fortes attentes pour le MACM.

Jusqu'au 5 janvier 1998

Vers le Nouveau Monde

Caboto et les navigateurs italiens sur la route des Amériques

Des cartes, des récits de voyage & des descriptions géographiques afin de souligner le 500^e anniversaire du voyage de Caboto à Terre Neuve.

En collaboration avec l'Institut culturel d'Italie et avec la participation exclusive des Archives de Venise.

MUSÉE STEWART AU FORT DE L'ÎLE SAINT-HELENE

Ouvert du mercredi au lundi, 10h à 17h Stationnement gratuit

Renseignements: (514) 861-6701

TELECOM

Les journées de la culture

dimanche 28 septembre

Entrée gratuite dans le cadre des Journées nationales de la culture

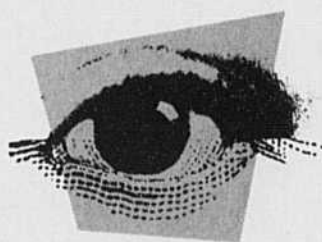
Concert de musique baroque & romantique à 15h30 en collaboration avec l'Orchestre symphonique de Montréal
Anne Robert, violon
Carole Bogenez, violoncelle
Friedlem Lach, conférencier

Visite commentée de l'exposition à 11h30 et 14h

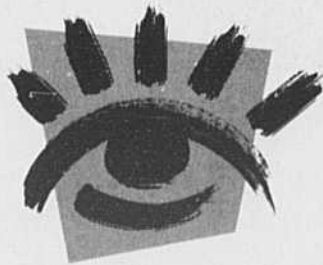
du 18 juin 1997 au 22 mars 1998



la différence



3 musées 3 regards



Une première mondiale!

Trois pays, trois musées, trois manières de faire, mais un seul thème: la différence.

Un musée suisse, un musée français

et un musée québécois s'associent pour présenter en trois volets une réflexion sur le thème de la différence.

Musée d'ethnographie de Neuchâtel
Musée Dauphinois de Grenoble
Musée de la civilisation de Québec

MUSÉE DE LA CIVILISATION

85, rue Dalhousie, Québec (Québec)
(418) 643-2158
Site internet: <http://www.mcq.org>

Commandité par M2S ÉLECTRONIQUE

DE L'ŒUVRE À LA RÉALITÉ

au Musée de la civilisation

Le Musée de la civilisation est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications.

LE DEVOIR



Moureaux Hauspy, sévère mais juste?

Fondée en 1975, la firme Moureaux Hauspy Design est l'une des quatre ou cinq qui comptent, au Québec, dans le domaine de l'aménagement intérieur. Alain Moureaux et George Hauspy avaient étudié ensemble en Belgique et se sont retrouvés, par hasard, vers 1970, à bord du paquebot qui les emportait jusqu'au Canada où ils immigrèrent!

«La» de Portzamparc à Montréal

Non! Cela n'aide pas forcément, quand on est un designer d'intérieur, que d'être l'épouse du célèbre architecte français Christian de Portzamparc (Cité de la Musique à La Villette). C'est ce qu'affirmait Elizabeth de Portzamparc en 1988, alors qu'ayant délaissé une carrière académique (en sociologie de l'urbanisme et en esthétique) pour descendre dans l'arène de la création, elle voyait, çà et là, ses œuvres créditées au nom de son mari. Depuis, elle s'est fait un prénom en remportant un concours pour du mobilier destiné au centre d'information de l'Assemblée nationale, en éditant des meubles et en ouvrant une galerie ou arts plastiques, design et architecture se sont côtoyés dans la stimulation réciproque.



NICOLAS BOREL ET STÉPHANE COUTURIER

En tapis volants

Voilà précisément le genre de projet qu'un architecte trouverait difficile à réaliser», dit Gary Conrath, architecte et designer, en parlant de Discoverings, une sorte d'entrepôt nouveau genre qu'il vient d'aménager à Ottawa et où tous les couvre-sols qui existent sur le marché sont en exposition-vente permanente. Lui et sa firme, InDesign, ont développé une expertise dans l'aménagement global de chaînes de commerces d'un océan à l'autre, comme Sport Chek ou Sports Experts (celui du centre-ville, refait l'an dernier, est son œuvre). Avec Discoverings, c'est la première fois que les séductions du marketing de luxe sont utilisées pour tapis et tuiles.



GARY CONRATH



Le Café de la Musique, un intérieur créé par Elizabeth de Portzamparc pour la Cité de la Musique à Paris.

SOPHIE GIRONNAY

Si tout se passe comme prévu, les jeunes qui se destinent à la profession de designer d'intérieur pourront, dès l'automne 1998, suivre une formation universitaire spécifique alors que, jusqu'à présent, au Québec, seuls des cours collégiaux étaient accessibles. Dans un mois, la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal déposera un projet de programme d'études universitaires de trois ans en design d'intérieur, que le ministère de l'Éducation devrait approuver officiellement dans le courant de décembre (dixit le doyen de la faculté, Michel Gariépy).

Un beau petit Noël en perspective pour les membres du FERDIE (ou Fonds d'études et de recherche en design intérieur de l'Est), qui militent depuis dix ans pour mettre sur pied et faire aboutir ce projet d'un baccalauréat en design d'intérieur. FERDIE est un organisme sans but lucratif fondé et animé par des professionnels du design qui donnent, ici et là, de leur temps bénévole pour «promouvoir l'excellence en design d'intérieur». Recherches, soirées-bénéfices, conférences comme celle de lundi prochain (lire l'encadré), tout leur est bon pour convaincre la société québécoise que le design d'intérieur, ça ne se limite plus à choisir trois couleurs de rideaux et à faire «matcher» les coussins!

nels, dont l'un (le collégial) sera le subalterne de l'autre? À cette question, la directrice de la Société des designers du Québec, Sylvie Champeau, se fait rassurante: «Dans notre profession, le côté technique est tellement minime, l'aspect créatif entre en jeu tout de suite. Donc on ne risque pas de voir se développer une opposition entre technologues du design et professionnels, comme c'est le cas pour l'architecture.»



CLAUDE SIMON LANGLOIS

Advertisement for 'Galerie D'ICI D'AILLEURS' featuring 'OBJETS DESIGN... POUR VOUS!' and contact information for the Institut de Design Montréal.